n° C 7

CÉLINE LA CRÉOLE,

OU

L'OPINION,

DRAME EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

TIRÉ D'UNE NOUVELLE DE M. LÉON GOZLAN;

PAR

M. ÉDOUARD ALBOIZE;

MUSIQUE DE M. ROGER.

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Porte-Saint-Antoine, le 7 juillet 1838.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE:

M. DE ROCHEMOND, président à la Cour Royale..	M. SAVIGNY.
AMÉLIE, sa femme.....	Mme BLIGNY.
ROSEMONDE, sa fille.....	Mlle ANNA.
NÉRI, avocat.....	M. DAVID.
CÉLINE, dite LA CRÉOLE.....	Mme MEYNIER.
EMMA, sa fille.....	Mlle MARIA.
ALLARN, habitant du Marais.....	M. ÉMILE.
LE VICOMTE ALFRED DE GRAVEZENDE.....	M. EDMOND.
GUILLAUME, domestique de Néri.....	M. COLONNA.
LE COMTE DE LA SOISERIE.....	M. DUVAL.
UN MAIRE.....	M. TREVEYS.
UN HUISSIER.....	M. HENRY.
DOMESTIQUES.	
INVITÉS.	
GENDARMES.	

Les quatre premiers actes se passent à Paris; au cinquième, la scène a lieu dans une ville de France voisine des Pyrénées.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le cabinet du président.

SCÈNE I.

AMÉLIE, LE PRÉSIDENT, UN HUISSIER.

AMÉLIE.

Mais non, monsieur, cela n'a pas le sens commun. La police de l'audience vous regarde, et vous devez la faire mieux que cela.

LE PRÉSIDENT.

Mais songe donc à ce qui s'est passé hier... on s'est plaint tout haut de ce que je ne laissais pas entrer assez de monde. Il y avait une foule immense sous le pérystile et jusques dans la salle des Pas-Perdus. D'après la loi, l'audience de la Cour d'assises doit être publique.

AMÉLIE.

Eh bien! de quoi murmure-t-il, le public, puisqu'on le laisse écouter aux portes.

LE PRÉSIDENT.

Il murmure de ce que l'on donne trop de billets de faveur, de places réservées...

AMÉLIE.

Mais vous tenez donc bien à avoir pour auditeur le peuple, au lieu de ce parterre de jeunes et élégantes femmes que j'y ai amenées.

Digitized by Google

LE PRÉSIDENT.

Ce n'est pas cela; mais dans cette cause qui attire tout Paris...

AMÉLIE.

Il est de votre dignité de donner la préférence à la bonne compagnie.

LE PRÉSIDENT.

Allons, comme tu voudras... Voilà l'huissier, donne tes ordres.

AMÉLIE.

A la bonne heure : voilà comme je vous aime... (A l'huissier.) Approchez. Vous ferez placer d'abord les personnes qui auront des billets signés de M. le président ou de moi.

LE PRÉSIDENT.

Comment, de toi... est-ce que tu as signé des billets?...

AMÉLIE.

Eh bien, où est le mal?... (A l'huissier.) Vous les placerez de préférence à tous les autres. Si l'enceinte réservée ne suffit pas, vous mettrez quelques banquettes dans celle du public; surtout vous aurez soin de ne laisser entrer personne dans la salle de délibération des juges.

LE PRÉSIDENT.

Pourquoi cela?

AMÉLIE.

Parceque pendant qu'on suspend la séance je veux trouver un endroit où l'on puisse respirer et que je ne vois que celui-là... Ah! vous nous réserverez des places bien en face de l'accusée. Je veux la voir cette femme, et hier son voile et sa tête baissée... je n'ai même pu deviner ses traits... C'est tout... Allez... Ah! j'oubliais... tous nos gens sont en course... je n'ai personne pour aller retirer nos coupons aux Italiens, et certes je ne veux pas manquer le spectacle ce soir... est-ce que monsieur n'aurait pas la complaisance...

LE PRÉSIDENT.

Y penses-tu? et l'audience qui s'ouvre ce matin à onze heures.

AMÉLIE.

Eh bien! le grand malheur, quand l'audience commencerait un quart d'heure plus tard?... il est très important que nous allions aux Italiens ce soir... Monsieur, rendez-moi ce service, je vous prie.

L'HUISSIER.

Très volontiers, madame la présidente : j'y cours.

(Il sort.)

LE PRÉSIDENT.

Maintenant, madame, que nous sommes seuls et que vous avez donné vos ordres, me permettez-vous de vous faire une observation?

AMÉLIE.

Parlez, je vous écoute. (A part.) Quelle robe mettrai-je ce soir?...

LE PRÉSIDENT.

Amélie, je ne suis pas content de vous.

AMÉLIE.

Après?

LE PRÉSIDENT.

Comment, après?

AMÉLIE.

Sans doute, le motif?

LE PRÉSIDENT.

Dites les nombreux motifs.

AMÉLIE.

Eh bien! voyons les nombreux motifs...

LE PRÉSIDENT.

D'abord, partout où l'on vous voit, vous êtes toujours escortée d'une foule de jeunes gens à la mode.

AMÉLIE.

Ah! vous avez remarqué cela... eh bien! moi, je n'y ai fait nulle attention.

LE PRÉSIDENT.

Pourtant, vous ne cessez de leur parler.

AMÉLIE.

Il faut bien répondre à ceux qui nous adressent la parole.

LE PRÉSIDENT.

Mais ils vous adressent des compliments.

AMÉLIE.

Aimeriez-vous mieux qu'ils me disent des sottises?

LE PRÉSIDENT.

Mais vous les écoutez, et cela me déplaît.

AMÉLIE.

Et à moi aussi.

LE PRÉSIDENT.

Eh bien! alors, madame...

AMÉLIE.

Eh bien! alors, monsieur le président, où voulez-vous en venir? c'est une scène que vous voulez me faire... ce n'est pas la peine, allez, j'ai les nerfs assez agacés sans cela.

LE PRÉSIDENT.

C'est que je ne puis supporter que cette foule de jeunes étourdis...

AMÉLIE.

Me trouve jolie, n'est-ce pas?... vous êtes jaloux de la sensation que je fais dans le monde. Ah! tenez, vous n'êtes qu'un ingrat!

LE PRÉSIDENT.

Un ingrat!

AMÉLIE.

Oui, car vous n'appréciez pas ma conduite. Suis-je, moi, légère et coquette comme la femme du procureur-général? est-ce que je cours les bals et les fêtes comme madame de Rochegarde? m'a-t-on rencontrée au bal de l'Opéra comme madame d'Alençon? Oh! si vous étiez à la place de M. de Boide, je vous permettrais de vous plaindre; mais avec moi, moi, jeune femme d'une naissance illustre, qui vous ai préféré, vous, déja veuf, père d'une fille qui a presque mon âge... ah! c'est affreux de me traiter ainsi!

Digitized by Google

LE PRÉSIDENT.

Mais, écoute donc, Amélie.

AMÉLIE.

Dieu merci, je puis défier la calomnie, et ma réputation est à l'abri du soupçon le plus léger... je suis sans cesse à parler de vous, à vanter votre crédit, vos talents, votre bonté... et quand je mène une conduite aussi exemplaire, vous me faites des reproches, vous exprimez presque des soupçons, vous parlez en maître.

LE PRÉSIDENT.

Moi!

AMÉLIE.

Vous me tyrannisez, vous me rendez la plus malheureuse des femmes.

(Elle se jette sur un fauteuil, un mouchoir sur les yeux.)

LE PRÉSIDENT.

Amélie, Amélie... ma bonne amie, ne pleure pas ainsi: j'ai tort, j'ai tort, je le sais, j'en conviens... pardonne-moi, et à l'avenir ça ne m'arrivera plus.

AMÉLIE.

Allons, je suis trop bonne.

(Elle lui tend la main.)

LE PRÉSIDENT.

Oui, je te jure que dorénavant... et cependant, il est encore quelque chose que je veux te dire...

AMÉLIE.

Encore?

LE PRÉSIDENT.

Oh! ne te fâche pas d'avance, et écoute-moi. C'est au sujet de M. Néri.

AMÉLIE.

Toujours votre M. Néri.

LE PRÉSIDENT.

Sans doute, il va épouser ma fille. C'est un de nos jeunes avocats les plus distingués.

AMÉLIE.

Je ne dis pas le contraire; mais il a une telle brusquerie, que par politesse on appelle franchise, des idées si extravagantes... enfin, il me déplait... ah! si vous m'aviez cru, la fille du président de Rochemond n'aurait pas épousé un simple avocat roturier, un homme de rien.

LE PRÉSIDENT.

Comment, un homme de rien, il a un million.

AMÉLIE.

Cela se peut... mais je connais des gens millionnaires qui auraient pu épouser votre fille et qui lui auraient apporté en outre un nom digne d'elle et une position brillante dans le monde.

LE PRÉSIDENT.

Oui, je sais de qui vous voulez parler... du vicomte de Gravezende, n'est-ce pas?

AMÉLIE.

Précisément. C'est un gentilhomme, celui-là, un jeune homme qui a reçu l'éducation du monde; brave comme son épée qu'il a rendue si redoutable.

LE PRÉSIDENT.

Ce qui lui a donné la réputation d'un duelliste.

AMÉLIE.

C'est égal, c'est un homme né que le vicomte de Gravezende. Celui-là ne m'appellerait pas ma belle-mère, comme votre Néri qui commence déja à me donner ce nom.

LE PRÉSIDENT.

Que veux-tu?... avant le départ du vicomte pour l'Italie, il venait assiduement chez nous, il est vrai; mais tu le sais, je m'étais imaginé qu'il venait pour te faire la cour, et sans l'amitié que me portait sa tante...

AMÉLIE.

Avec vous, il suffit que quelqu'un soit pol[i] pour que sur-le-champ vous vous figuriez ces choses-là.

LE PRÉSIDENT.

Allons, j'ai tort, j'en suis convenu; tu m'as dit que cela n'était pas et je t'ai cru; mais rappelle-toi qu'à cette époque la comtesse de Gravezende, sa tante, vivait encore, et que le vicomte n'avait que son nom, qui était très beau, sans doute; mais avec cela il ne possédait que l'espérance d'un héritage.

AMÉLIE.

Mais la comtesse elle-même vous fit entendre qu'elle desirait ce mariage et qu'elle ferait tout en faveur de son neveu.

LE PRÉSIDENT.

Oui, mais M. Néri avait déja ma parole.

AMÉLIE.

Soit; mais aujourd'hui que la comtesse est morte, le vicomte est son unique héritier. Cette bonne comtesse lui a imposé en quelque sorte de partager sa fortune avec votre fille en devenant son époux. Le vicomte, qui est en mission diplomatique, va arriver d'un jour à l'autre, dans l'intention de réaliser le vœu de sa tante, et vous lui répondrez...

LE PRÉSIDENT.

Que je suis engagé envers M. Néri.

AMÉLIE.

Eh bien! monsieur le président, si vous agissez ainsi... ce sera pire que de la faiblesse.

LE PRÉSIDENT.

Madame!

AMÉLIE.

Je n'ai pas dit le mot.

LE PRÉSIDENT.

Mais comment voulez-vous que je fasse?

AMÉLIE.

Comme vous voudrez. C'est votre affaire; mais je sais bien qu'à votre place je dégagerais ma parole; et pourtant je ne suis pas un président de la cour royale, habitué par état à connaître la chicane et toutes ses ruses; je ne suis qu'une femme; mais si je me le mettais en

Digitized by Google

tête, mon projet s'accomplirait. Ce que femme veut...

LE PRÉSIDENT.

Oh! oui, je connais le proverbe.

AMÉLIE.

Mais vous n'y croyez guères; sans cela vous prieriez d'abord votre femme...

SCÈNE II.

ALLARN, LES PRÉCÉDENTS.

ALLARN.

Pardon, monsieur le président, si j'arrive à l'improviste... Madame, j'ai l'honneur de vous présenter mon très humble respect.

AMÉLIE.

Ah! c'est vous, monsieur Allarn! qu'est-ce qui vous amène de si bonne heure chez nous? Est-ce l'espoir de trouver ici M. Néri, votre filleul?

ALLARN.

Non, madame, je sors de chez lui où il est encore, se disposant à se rendre ici dans peu de temps. Je venais ici remercier monsieur le président de la faveur qu'il a bien voulu me faire en me donnant hier un billet pour la fameuse séance de la cour d'assises.

LE PRÉSIDENT.

Il ne fallait pas vous déranger pour ça.

ALLARN.

Pardonnez-moi, monsieur le président, je tenais beaucoup à vous remercier et à vous rendre ce même billet avec lequel on m'a refusé l'entrée.

LE PRÉSIDENT.

Comment! un billet réservé!

AMÉLIE.

Il ne faut pas nous en vouloir, monsieur, nous avions hier une telle foule à la cour d'assises....

ALLARN.

A qui le dites-vous, madame! j'ai été plus à même d'en juger que vous, car j'étais à la porte; il paraît que ça a été fort curieux, fort intéressant... C'est aujourd'hui le jour des plaidoieries, le jour du triomphe de mon cher filleul; aussi je me suis hasardé à venir vous demander un autre billet réservé, dût-il avoir le même sort que celui d'hier... C'est pour mon acquit de conscience: nous sommes comme ça au Marais.

SCÈNE III.

ROSEMONDE, LES PRÉCÉDENTS.

ROSEMONDE.

Madame, on vient d'apporter votre robe à l'instant; elle est charmante.

AMÉLIE.

Je cours à ma toilette. Et la vôtre, Rosemonde?

ROSEMONDE.

La voilà, madame, je suis prête.

AMÉLIE.

Aussi négligée que cela?

ROSEMONDE.

Mais il me semble que c'est bien assez; ne dirait-on pas que nous allons à une fête!

AMÉLIE.

Nous allons à la cour d'assises, où nous trouverons les mêmes personnes, le même monde, les mêmes toilettes qu'au bal.

ROSEMONDE.

En ce cas, je suis toute consolée de ce qui vous arrive: on a oublié votre manchon.

AMÉLIE.

Mon manchon! mais je ne puis pas aller à la cour d'assises sans cela... quoique je parle de toilette de bal je ne compte pas paraître à la séance les bras nus... et certainement je n'irai pas sans manchon... de quoi aurais-je l'air... il faut envoyer quelqu'un à l'instant.

ROSEMONDE.

Tous nos gens sont en course pour les billets que vous leur avez envoyé porter.

AMÉLIE.

Comment pas un n'est resté? Comme on est servi aujourd'hui!.. et pourtant je ne puis aller là-bas sans manchon... Si l'huissier était de retour... mais non, personne... (Regardant Allarn.) Oh! monsieur Allarn?...

ALLARN.

Madame la présidente.

AMÉLIE.

Vous êtes d'une complaisance, d'une galanterie envers les dames...

ALLARN.

Oui, oui, madame, je ne dis pas... autrefois... mais depuis quarante ans, mes habitudes de garçon... nous ne sommes pas comme ça au Marais.

AMÉLIE.

J'ai donné mon dernier billet, mais je puis vous emmener avec nous dans notre tribune réservée...

ALLARN.

Quoi! madame, vous auriez la bonté...

AMÉLIE.

Sans doute: n'allez-vous pas être presque de la famille?

ALLARN.

C'est un honneur duquel je n'osais me flatter; et pourtant en bonne règle, mademoiselle Rosemonde qui va épouser mon filleul, par ce seul fait deviendra ma filleule.

AMÉLIE.

Eh bien! c'est convenu nous vous emmenons; mais avant, je vous prierai de me rendre un petit service. Tous les domestiques sont occupés. On a oublié d'apporter mon manchon que

Digitized by Google

j'ai envoyé hier chez mon fourreur, rue de Richelieu... auriez-vous l'extrême bonté...

ALLARN.

D'aller le chercher, madame, certainement. (A part.) C'est un moyen d'entendre la plaidoierie de mon filleul, je ferais vingt lieues pour cela.

AMÉLIE.

Oh! que je vous aurai d'obligations...

ALLARN.

C'est moi qui vous remercie, madame la présidente; d'ailleurs, n'est-ce pas mon rôle... en France, les vieux garçons remplacent les cavaliers servants d'Italie..... nous sommes comme ça au Marais... J'y cours, madame, et reviens aussitôt... (Il va pour sortir et rencontre Néri qui entre.) Ah! te voilà, mon cher filleul! je suis le plus heureux des hommes... je viens à la cour d'assises t'entendre plaider!...

SCÈNE IV.

NÉRI, AMÉLIE, ROSEMONDE, LE PRÉSIDENT.

NÉRI, saluant.

Mesdames... Monsieur le président, j'ai à vous entretenir d'une affaire grave, qui concerne la séance d'aujourd'hui.

AMÉLIE.

Nous n'avions pas besoin de cela, monsieur, pour nous retirer à l'instant; nos toilettes nous attendent.

NÉRI.

Madame, je n'ai nullement voulu dire...

AMÉLIE.

C'est bien, monsieur; seulement je prie Dieu qu'il ne vous envoie plus de causes aussi importantes, car elles vous font vraiment oublier jusqu'aux plus simples convenances du monde.

NÉRI.

Mais, madame... (Se retournant vers Rosemonde.) Mademoiselle...

ROSEMONDE.

Madame a raison, vous connaissez bien peu les convenances.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

NÉRI, LE PRÉSIDENT.

LE PRÉSIDENT.

Elles ont raison, mon cher ami; vous êtes toujours le même.

NÉRI.

Et je ne changerai pas, monsieur le président: mon devoir avant tout. Je suis venu ici comme avocat; si j'ai été impoli avec ces dames, je suis prêt à leur faire des excuses; mais elles auraient dû penser à la situation d'un défenseur qui va prendre la parole pour une cause aussi grave, et avoir pour moi un peu plus d'indulgence.

LE PRÉSIDENT.

Entre nous, mon cher ami, vous avez habituellement de ces torts-là...Mais ne parlons plus de cela... nous y reviendrons plus tard... Quel sujet vous amène?...

NÉRI.

Hier j'ai vu cette malheureuse Céline, et j'ai cherché de nouveau à éclairer ma religion: je n'ai pu rien obtenir.

LE PRÉSIDENT.

C'est l'entêtement du crime.

NÉRI.

Oh! ne dites pas cela, monsieur; si vous aviez passé comme moi de longues heures dans son cachot, sondant son ame, interrogeant son cœur, cherchant à lire dans ses yeux, sur ses traits, respirant presque sa pensée, vous seriez convaincu, comme moi, qu'un terrible mystère enveloppe l'accusation de cette femme. Céline est mère, monsieur, et elle idolâtre sa fille. Céline est jeune, elle a aimé, elle aime peut-être encore; en l'absence de preuves matérielles du crime, ce sont des titres à mes yeux, et une voix me crie incessamment: Non, celle qui a aimé saintement, ne peut s'être déshonorée en commettant le plus vil des crimes; non, celle qui est bonne mère ne vole pas quand son enfant a du pain.

LE PRÉSIDENT.

Enthousiasme de jeune avocat, qui cessera quand vous aurez un peu plus d'habitude et moins de sensibilité.

NÉRI.

Voilà deux ans que je plaide aux assises. J'ai pris la parole pour atténuer bien des crimes, j'ai interrogé bien des accusés pour trouver les moyens de les défendre, et c'est la première fois, je l'avoue, que j'hésite à me former une conviction. Le langage du crime m'est familier aussi... Céline n'a pas ce langage. Le malheur a déja pesé sur sa vie, le malheur a flétri son ame, mais le crime lui est étranger, et une résignation sublime éclate dans toutes ses réponses, dans tous ses mouvements, dans toutes ses actions... oh! j'en suis certain, la vérité est encore cachée à la justice; la vérité, je la découvrirai tot ou tard, dussé-je y employer ma fortune et ma vie.

LE PRÉSIDENT.

Cette Céline peut être une très honnête fille, mais elle n'en est pas moins accusée d'avoir volé un collier de diamants à la comtesse de Gravezende, quand elle était sa femme-de-chambre.

NÉRI.

Dieu seul le sait, monsieur le président, car il y a autant de preuves pour que contre; et c'est pour cela que je viens vous prier de vouloir

Digitized by Google

bien ordonner, en vertu de votre pouvoir discrétionnaire, la déposition de quatre nouveaux témoins, dont voici la liste. Hier, à la suite de cette première séance, si pénible pour Céline, je suis descendu dans sa prison... elle était morte d'émotions... et presqu'en délire, je l'ai interrogée de nouveau, elle m'a à peine répondu; mais au milieu de ses cris de douleur et de désespoir, elle invoquait le témoignage de ces quatre personnes... il en est une surtout dont je considère la déposition comme très importante: c'est celle du vicomte de Gravezende.

LE PRÉSIDENT.

Celle du vicomte?...

NÉRI.

Sans doute. La comtesse sa tante est morte avant que le procès ne fût commencé. M. de Gravezende habitait avec la comtesse, il pourra donner des renseignements utiles... et si j'en crois quelques mots échappés à Céline, il pourra faire connaitre la vérité.

LE PRÉSIDENT.

Mon pouvoir discrétionnaire ne va pas jusqu'à faire revenir d'Italie le vicomte de Gravezende pour la séance d'aujourd'hui.

NÉRI.

Je le croyais de retour.

LE PRÉSIDENT.

Il est vrai qu'on l'attend de jour en jour, mais il n'y a rien de moins certain que son arrivée; il est attaché à l'ambassade de France, et vous savez, dans la diplomatie on ne sait jamais la veille ce qu'on fera le lendemain.

NÉRI.

Oh! je déplore cette absence.... quelque chose me dit qu'elle est fatale à la justice... mais du moins quant aux autres témoins...

LE PRÉSIDENT.

Je vous l'accorde très volontiers.

UN DOMESTIQUE, entrant.

Monsieur le président, il y a un monsieur qui est resté dans sa voiture, et qui insiste pour vous parler avant l'heure de l'audience.

LE PRÉSIDENT.

Je n'ai pas le temps de le recevoir... A-t-il dit son nom?

LE DOMESTIQUE.

Il a dit que vous le trouveriez dans ce billet.

LE PRÉSIDENT.

Donnez.

(Le président lit à voix basse et donne des marques d'étonnement.)

NÉRI, à part.

Oh! cette femme, cette femme! je donnerais ma vie pour connaître la vérité!... oh! si elle est coupable, Dieu a bien couvert le crime du masque de l'innocence, car elle est bien belle!...

LE PRÉSIDENT, à part.

C'est étrange! (Au domestique.) Courez, dites à ce monsieur que je l'attends, et introduisez-le ici par le petit escalier. (Le domestique sort.) Mon cher Néri, mon secrétaire est absent, et je suis forcé de recevoir à l'instant une visite importante... veuillez passer dans mon cabinet et faire vous-même le nécessaire pour ce que vous me demandez: je signerai tout de suite.

NÉRI.

Très volontiers, monsieur le président; j'y cours.

(Il entre dans le cabinet.)

LE PRÉSIDENT, un moment seul.

Je ne comprends rien à cette démarche.. Ah! le voici.

SCÈNE VI.

ALFRED, conduit par LE DOMESTIQUE; LE PRÉSIDENT.

(Le domestique sort.)

LE PRÉSIDENT.

C'est vous, mon cher vicomte... Et depuis quand êtes vous ici?... comment se fait-il?...

ALFRED.

Silence, mon cher président, mon arrivée et mon séjour à Paris sont un secret d'État; le ministre seul doit le savoir...

LE PRÉSIDENT.

Bien... bien... je comprends... une mission secrète....

ALFRED.

Et fort importante... pendant quelques jours encore on doit ignorer...

LE PRÉSIDENT.

Ce n'est pas moi qui dirai que vous êtes ici, j'ai trop de respect pour le ministre.

ALFRED.

J'ai voulu vous voir, quoique ce soit peut-être imprudent à moi... mais j'ai tant de choses à vous dire... (A part.) Je ne sais comment lui demander...

LE PRÉSIDENT.

Je devine, mon cher vicomte: vous voulez me parler de votre respectable tante.

ALFRED.

Oui... oui... précisément... (A part.) Ce n'est pas cela... je n'ose...

LE PRÉSIDENT.

Rassurez-vous, je sais tout...

ALFRED.

Quoi! vous savez...

LE PRÉSIDENT.

Votre tante avant de mourir ne me l'a pas caché, et votre union avec ma fille qu'elle desirait si ardemment...

ALFRED, à part.

Je respire... il ne sait rien...

LE PRÉSIDENT.

C'est aussi mon desir le plus cher... et surtout celui de ma femme... Madame la prési-

Digitized by Google

dente vous aime beaucoup... elle vante sans cesse votre noblesse, votre esprit, votre bravoure ; ah ! quand elle parle de vous c'est un éloge académique.

ALFRED, à part.

Amélie est toujours la même !... imprudente !...

LE PRÉSIDENT.

A propos, nous jugeons aujourd'hui une cause qui vous intéresse.

ALFRED, à part.

Enfin !... (Haut.) De quoi s'agit-il?...

LE PRÉSIDENT.

De cette ancienne femme-de-chambre de madame votre tante, la nommée Céline... vous savez bien, celle qui lui a volé son beau collier de diamants.

ALFRED.

Ah ! oui, je me souviens, je crois. (A part.) Contenons-nous.

LE PRÉSIDENT.

Les soupçons commençaient à planer sur elle, lorsque vous êtes parti pour l'Italie. Depuis nous avons eu des preuves, et probablement nous allons la condamner aujourd'hui.

ALFRED.

Et dites-moi, mon cher président, les débats ont commencé hier ?...

LE PRÉSIDENT.

Oui, comme je vous le disais, débats fort ordinaires : une femme qui a nié sans donner de preuves de son innocence, aucun témoin *de visu*, mais les plus fortes présomptions.

ALFRED.

Et qu'a-t-elle dit pour sa défense ?

LE PRÉSIDENT.

Je vous le répète, elle s'est renfermée dans un système de dénégations d'où son avocat lui-même n'a pu la faire sortir.

ALFRED.

Et a-t-elle parlé de ma tante... de moi?...

LE PRÉSIDENT.

Votre nom n'a même pas été prononcé.

ALFRED, à part.

Et c'est aujourd'hui même que l'arrêt sera rendu ?

LE PRÉSIDENT.

Oh ! mon Dieu ! dans deux ou trois heures ; le temps d'écouter le réquisitoire et la plaidoirie de Me Néri, qui promet d'être fort intéressante... car il a pris cette cause à cœur... il prétend qu'il y a un grand mystère dans tout cela... que Céline cache la vérité à la justice... qu'elle n'est peut-être que complice d'un vol dont un autre est l'auteur.

ALFRED.

Il prétend cela, monsieur Néri. (A part.) Cette femme aurait-elle parlé !

LE PRÉSIDENT.

Oh ! tout les avocats sont les mêmes... ils ne veulent jamais avoir tort... ils s'identifient avec ceux qu'ils défendent...

(Néri entre avec des papiers à la main.)

ALFRED.

Ciel !... Néri !...

LE PRÉSIDENT.

Je l'avais oublié... il vous a vu.

SCÈNE VII.

NÉRI, LES PRÉCÉDENTS.

NÉRI.

Excusez-moi, monsieur le président, je vous croyais seul, et comme l'heure avance j'accourais vous faire signer ces papiers... mais je suis enchanté de rencontrer ici M. le vicomte de Gravezende que nous croyions encore il y a une heure en Italie. Monsieur le président, je vous renouvelle ma demande, et maintenant vous pouvez me l'accorder.

ALFRED.

Que veut dire ?...

NÉRI.

Je vais vous l'expliquer, monsieur. Votre déposition dans l'affaire de Céline est nécessaire à la découverte de la vérité, et je prie monsieur le président de l'ordonner.

ALFRED.

Moi !... que je comparaisse à la cour d'assises...

NÉRI.

Il le faut : avocat de l'accusée, j'adjure monsieur le président d'ordonner votre témoignage.

ALFRED.

Il n'y a ni président ni avocat ici... il y a monsieur Néri qui s'est indiscrètement peut-être introduit chez M. de Rochemond qui avait juré le secret sur la visite du vicomte de Gravezende.

NÉRI.

Et que m'importent à moi les motifs que peut avoir monsieur de tenir son séjour secret. Ici je ne suis plus avocat, dites-vous ? monsieur n'est plus président ? Le magistrat et l'avocat ne le sont-ils donc que lorsqu'ils sont revêtus de leurs robes ? Monsieur, ce double caractère est indélébile, et s'attache à l'homme dans toutes les actions de sa vie. J'ai une accusée à sauver, vous pouvez m'y aider peut-être, je vous trouve sur mon chemin, et je vous entraîne avec moi.

ALFRED.

Monsieur !...

NÉRI.

Oh ! vous refuseriez en vain... ma voix est forte par fois elle se fera entendre à l'audience, et vous adjurera de comparaître en déclarant que vous êtes ici.

Digitized by Google

ALFRED.

Monsieur, ce serait manquer à l'honneur, trahir un secret qui n'est pas le vôtre.

NÉRI.

Il n'est pas de secret pour la justice. Elle est donc bien belle la récompense qui vous est promise pour cette mission secrète, que vous hésitiez ainsi à sauver une femme!

ALFRED.

Et qui vous dit que je la sauverais?... qui vous dit que ma déposition au contraire ne déterminerait pas son arrêt?

NÉRI.

Vos devoirs sont les mêmes dans l'un et l'autre cas. Mais mon ministère n'est pas d'accuser: c'est au juge à parler maintenant.

LE PRÉSIDENT.

Et je répéterai qu'il n'y a pas de juge ici... que monsieur Néri et moi ne savons pas si M. de Gravezende a quitté l'Italie, et, enfin, que dans tous les cas, je n'autorise pas sa déposition à l'audience.

ALFRED.

Je regrette que monsieur le président ait ainsi tranché la question, car j'aurais accepté la lutte que me proposait monsieur Néri.

NÉRI.

Et moi j'y renonce, monsieur; habitué à me soumettre aux décisions des magistrats, quelque sévères qu'elles me paraissent, je dois les respecter. Mais j'assume sur votre tête la responsabilité de ce qui vient de se passer; je laisse à votre conscience le soin de vous absoudre. S'il est vrai que vous puissiez sauver une femme et que vous vous obstiniez à garder le silence, malgré l'importance du secret de votre mission je vous déclare un malhonnête homme!

ALFRED.

Monsieur, vous m'insultez!...

NÉRI.

Vous pouvez donc la sauver, monsieur?

ALFRED.

Oh! c'est trop d'insolence!... et aussitôt que les circonstances me le permettront, monsieur, une rencontre terrible...

NÉRI.

Je n'ai pas cessé d'être avocat, monsieur, depuis que je vous parle, et le champ-clos des avocats est le conseil de leur Ordre ou une cour royale.

ALFRED.

Je saurai bien vous y contraindre.

NÉRI.

Monsieur le président, voici l'heure: je me rends à mon devoir.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

ALFRED, LE PRÉSIDENT.

ALFRED, à part.

Il se battra, il se battra, cet homme, et je le tuerai!

LE PRÉSIDENT.

Calmez-vous, calmez-vous, mon cher vicomte; cela ne peut pas vous offenser... que diable! c'est style de barreau! ils s'en disent bien d'autres à l'audience... si vous saviez... Mais chut! voilà quelqu'un!

LE DOMESTIQUE.

Ces dames attendent monsieur le président dans la voiture.

LE PRÉSIDENT.

Je descends à l'instant... Pardon, mon ami, mais l'heure de l'audience...

ALFRED.

Déja! et dans deux heures dites-vous... cette femme...

LE PRÉSIDENT.

Dans deux ou trois heures, elle sera près d'être condamnée.

ALFRED.

Condamnée... vous croyez qu'elle le sera?...

LE PRÉSIDENT.

C'est probable.

ALFRED, à part.

Jusque-là que devenir?... Si elle parle...

LE DOMESTIQUE.

Monsieur le président, ces dames attendent.

LE PRÉSIDENT.

J'y cours. Sans adieu.

ALFRED, à part.

Que faire? mon Dieu!.. je ne sais que faire!...

(Le président sort par la porte de côté, Alfred par le fond, et heurte en passant Allarn qui revient avec le manchon.)

SCÈNE IX.

ALLARN, seul.

Monsieur, monsieur... vous n'êtes pas poli. Ouf! je suis tout en eau!... revenir de la rue de Richelieu ici, à pied, toujours courant, et par une pluie battante, ce qui a fait que je n'ai pu trouver de voiture; heureusement, j'ai su préserver le manchon, et le voilà sain et sauf... Ah çà! mais je ne vois plus personne... est-ce qu'ils seraient partis sans moi? (Au domestique qui entre.) Madame la présidente?...

LE DOMESTIQUE.

Elle part à l'instant pour la cour d'assises.

ALLARN.

Je la rattraperai, je vais...

LE DOMESTIQUE.

C'est inutile, monsieur, elle est en voiture et vous ne le pourriez pas.

Digitized by Google

ALLARN.

Là... qu'est-ce que je disais... ces choses-là ne sont faites que pour moi.

LE DOMESTIQUE.

Madame m'a prié de lui rapporter son manchon, et si vous voulez me le donner...

ALLARN.

Vous le donner!... non pardieu pas... je le garde et je le porterai moi-même... avec cela toutes les portes de la cour d'assises me seront ouvertes... Ce manchon... ce manchon!... ça vaut trente billets réservés : je cours au Palais...

(Il sort en courant.)

LE DOMESTIQUE.

Mais, monsieur, madame m'avait ordonné... Oh! mon Dieu! de quel train il va... il se cassera le cou...

(Le rideau baisse.)

DEUXIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente la salle de délibération de la cour d'assises.

SCÈNE I.

UN HUISSIER, AVOCATS, BOURGEOIS.

L'HUISSIER.

Retirez-vous, messieurs; l'ordre de M. le président est que personne n'entre par ici.

UN AVOCAT.

Mais on défend d'entrer par l'autre porte.

ALLARN, arrivant le manchon à la main.

C'est qu'apparemment on a ses raisons pour cela.

TOUS.

Nous entrerons!

L'HUISSIER.

Gendarmes, maintenez la consigne.

ALLARN.

Mais, messieurs, puisqu'on vous dit que c'est l'ordre de M. le président... personne ne peut entrer par ici... c'est clair... (il entre.) soumettez-vous aux ordres des magistrats. (Bas à l'huissier.) Si vous m'en croyez, vous ferez fermer les portes, et ça nous en débarrassera.

L'HUISSIER.

Vous avez raison. Gendarmes, fermez les portes.

(Les gendarmes ferment les portes malgré les cris de la foule.)

SCÈNE II.

ALLARN, L'HUISSIER.

ALLARN, s'asseyant.

Me voilà entré!.. ce n'est pas sans peine... il y a plus de deux heures que je rôde à toutes les portes... au moins on respire ici!..

L'HUISSIER, allant à Allarn.

Monsieur est sans doute magistrat?

ALLARN.

Je pourrais l'être, monsieur, mais je ne le suis pas.

L'HUISSIER.

Mais alors, monsieur, vous ne pouvez pas rester ici: c'est le cabinet de M. le président.

ALLARN.

Je le sais : et c'est pour cela que je suis venu.

L'HUISSIER.

Cependant, monsieur...

ALLARN.

Écoutez, monsieur, connaissez-vous ce manchon?..

L'HUISSIER.

Eh! que m'importe?

ALLARN.

C'est le manchon de madame la présidente de Rochemond, qu'elle m'a dit de lui apporter ici.

L'HUISSIER.

Le manchon de madame la présidente!.. que ne le disiez-vous tout de suite... il n'y a pas long-temps que vous êtes de la maison?

ALLARN.

De la maison... (à part.) je crois que cet huissier me prend pour un domestique. (Haut.) Monsieur, connaissez-vous, par hasard, monsieur Édouard Néri?

L'HUISSIER.

Certainement: c'est bien le plus aimable jeune homme... quant à moi, je l'aime de tout mon cœur.

ALLARN.

Touchez là, mon ami, je vous pardonne, et vous remercie de ce que vous me dites... cela me flatte infiniment.

L'HUISSIER.

Comment, monsieur, est-ce que vous seriez...

ALLARN.

Précisément.

L'HUISSIER.

Ah! vous êtes son père...

ALLARN.

Mieux que cela! je suis son parrain; oui, c'est moi qui ai nommé ce petit gaillard-là, et j'ai eu la main heureuse, vous le voyez... il fera son chemin : au Marais nous sommes tous comme ça...

Digitized by Google

L'HUISSIER.

On nous a dit qu'il allait épouser la fille du président de Rochemond.

ALLARN.

Oui, oui, c'est moi qui ai arrangé tout cela... vous concevez dès-lors que je tiens à toute cette famille et que je puis bien me permettre quand mon filleul plaide et que je porte le manchon de madame la présidente...

L'HUISSIER.

Certainement.

ALLARN.

Ah çà! je voudrais l'entendre plaider... je ne suis venu que pour ça... (Ici on entend un bruit dans la coulisse.) Qu'est-ce que c'est?...

L'HUISSIER, allant à la porte de côté.

C'est la plaidoierie de monsieur Néri qui est erminée.

ALLARN.

Là!... il était dit que je la manquerais encore!... Eh! mon Dieu! est-ce qu'elle aurait produit un mauvais effet?

L'HUISSIER.

Au contraire... voyez comme l'auditoire est ému...

ALLARN.

C'est vrai... on s'agite... on se parle... des mouchoirs! on s'essuie les yeux... on pleure.. ma foi! moi aussi, je pleure, je pleure de confiance.

UNE VOIX, de l'intérieur.

Silence, messieurs!

L'HUISSIER.

Monsieur le président commence son résumé.

ALLARN.

Je me moque pas mal de son résumé! c'est mon filleul que j'aurais voulu entendre. (Regardant.) Oh! que de monde, mon Dieu! que de monde!.. Il s'essuie le front, le pauvre garçon! il me regarde, je crois... Bravo, mon ami, bravo!

(Allarn continue à faire des signes, l'huissier entre dans la salle; Alfred paraît brusquement au fond.)

SCÈNE III.

ALFRED, ALLARN.

ALFRED, à part.

Je n'y puis résister... rien ne peut modérer mon impatience... je ferai une imprudence peut-être, mais je risquerais ma vie pour ne plus conserver un doute... Quelqu'un! pourvu que cette personne ne me connaisse pas.

ALLARN, se retournant.

Que veut ce monsieur qui entre ici sans façon?

ALFRED, à part.

Jusqu'ici j'ai la certitude qu'elle n'a rien dit... mais monsieur de Rochemond m'a assuré qu'elle serait condamnée... Au moment où l'on prononcera son arrêt, elle sentira faiblir son courage peut-être...

ALLARN, à part.

J'ai vu cette figure-là quelque part... c'est un magistrat probablement, puisqu'il n'y a que les magistrats et moi qui ayons le droit d'entrer ici.

ALFRED, à part.

Mais peut-être tout est-il fini à cette heure... Le président m'avait dit dans deux heures au plus... elles sont écoulées... oh! je n'ose interroger personne... il me semble qu'on lirait sur mon front...

ALLARN, s'approchant d'Alfred.

Monsieur est magistrat sans doute?

ALFRED.

Non, monsieur... (A part.) Quel est cet homme?...

ALLARN.

C'est que les magistrats seuls ont le droit de venir ici...

ALFRED.

Excusez-moi, monsieur; étranger, arrivé d'hier... mon premier soin a été de me rendre à ce beau palais de justice; et ayant entendu dire qu'aujourd'hui il y avait une cause criminelle importante...

ALLARN.

En effet, monsieur: et un célèbre avocat qui soutient la défense... monsieur Edouard Néri... mon filleul... avocat par goût, car il a 50,000 livres de rente...

ALFRED, à part.

Néri... oh! c'est cela... (Haut.) Et il a déja plaidé?...

ALLARN.

Oui, monsieur; il vient de plaider cette affaire avec un talent... il y avait une telle onction dans sa voix, un tel éclat dans son éloquence qu'il a produit un effet miraculeux... miraculeux, c'est le mot, car je ne l'ai pas entendu, et j'en ai encore les larmes dans les yeux.

ALFRED.

Ah! fort bien... et c'est toujours la même affaire que l'on juge?

ALLARN.

Quelle affaire?..

ALFRED.

La cause de cette femme... cette Céline...

ALLARN.

Céline... ah! vous croyez qu'elle s'appelle Céline... au fait je n'y vois pas d'inconvénient... c'est un nom comme un autre...

ALFRED.

Mais, monsieur, je vous le demande.

ALLARN.

A moi? je n'en sais rien; je sais seulement que mon filleul a parlé comme un Cicéron.

ALFRED.

Je n'en doute pas... mais j'aurais voulu sa-

Digitized by Google

voir des détails... d'abord de quel crime est accusée la personne.

ALLARN.

C'est de vol, je crois.

ALFRED.

De vol!

ALLARN.

A moins que ce ne soit d'assassinat ou d'infanticide... puisque vous dites qu'elle s'appelle Céline...

ALFRED, à part

Cet homme me fait mourir... (Haut.) Mais, monsieur, cette femme est-elle jeune, jolie?...

ALLARN.

Je ne l'ai pas vue.

ALFRED.

Mais alors, monsieur...

ALLARN.

Alors, cela s'explique tout naturellement... hier, j'avais un billet réservé, je suis venu deux heures avant l'ouverture de l'audience et je n'ai pu pénétrer que dans la salle des Pas-Perdus, d'où l'on ne voit rien, on n'entend rien, et on ne se doute même de rien... aujourd'hui au lieu d'un billet j'avais ce manchon, et cela ne m'a pas mieux réussi.

ALFRED, à part.

Cet homme est fou... Oh! sans doute Céline est jugée, je n'ai plus rien à craindre.

(Ici on entend un grand bruit au-dehors.)

ALLARN.

Mais tenez, voilà l'audience qui est levée. Le président a fini son résumé, les jurés entrent dans leur salle de délibération... vous allez voir l'accusée, elle va passer pour rentrer dans son cachot... tenez, la voilà qui vient.

ALFRED, à part.

Je n'ose regarder...

SCÈNE IV.

CÉLINE, GENDARMES, HUISSIERS, LES PRÉCÉDENTS.

(Céline paraît entre quatre gendarmes dont l'un la soutient. Elle traverse silencieusement la scène et sort par le côté opposé. Elle est précédée d'un huissier.)

ALFRED, à part.

Ciel! Céline! c'est elle... je la reconnais... oh! malheur!... malheur, si mon nom a été prononcé par elle!...

(Il sort précipitamment.)

ALLARN.

Eh bien! qu'est-ce qu'il a donc, l'étranger?... je crois que dans son pays il s'est trop promené au soleil... au Marais nous ne sommes pas comme ça.

SCÈNE V.

LE PRÉSIDENT, AMÉLIE, ROSEMONDE, ALLARN.

LE PRÉSIDENT.

Néri a fort bien plaidé.

AMÉLIE.

Oh! c'est trop d'émotions à-la-fois... je suis brisée... où est donc mon flacon?...

ALLARN.

Voilà le mien, madame, qui est à votre disposition, et, de plus, ce cher manchon que j'ai voulu vous apporter moi-même.

AMÉLIE.

Ah! ce cher monsieur Allarn... Eh bien! que dites-vous de votre filleul?

ALLARN.

J'ai failli me trouver mal.

ROSEMONDE.

C'est comme moi... il faisait une telle chaleur...

ALLARN.

Mais ce n'est pas de la chaleur que je vous parle... c'est de ce plaidoyer magnifique, pyramidal... de ce plaidoyer... que je n'ai pas entendu... mais qui a dû être d'une beauté, d'un éclat...

AMÉLIE.

Mais où est donc M. Néri?... je voudrais le voir, le féliciter.

ROSEMONDE.

Le voici.

SCÈNE VI.

NÉRI, LES PRÉCÉDENTS.

ALLARN, allant au devant de Néri.

Viens que je t'embrasse... que je t'embrasse encore... tu as été... je ne te dis que cela... tu dois me comprendre...

NÉRI.

Merci, merci, mon ami.

AMÉLIE.

Vous nous avez attendries, monsieur Néri, vous avez parlé avec une ame... vous méritiez une meilleure cause.

NÉRI.

Je ne trouve pas celle-ci mauvaise, madame; en l'absence de preuves matérielles j'ai dû me rejeter sur la vie et le caractère de l'accusée...

AMÉLIE.

Et c'est ce qui est malheureux... car cette fille est si peu intéressante par elle-même.

ROSEMONDE.

Une femme-de-chambre, une servante.

NÉRI.

Une servante a son honneur comme une grande dame...

Digitized by Google

AMÉLIE.

Oh ! assez, assez, de grace... vous n'êtes plus ici sous le banc de l'accusée, en face du jury que vous cherchez à attendrir... vous êtes devant des dames que vous avez charmées et non convaincues... cessez donc votre rôle d'avocat, il doit être terminé maintenant.

NÉRI.

Pas encore, madame, et vous me rappelez à mon devoir. Le devoir de l'avocat n'est pas seulement d'assister son client à l'audience; il doit descendre dans le cachot avec lui, lui faire partager son espérance, s'il en a, ou le préparer à la résignation: cette heure si longue pendant laquelle on délibère sur le sort d'un accusé ne doit pas s'écouler pour lui dans la solitude. Monsieur le président, c'est une femme, c'est une mère qui mérite au moins quelques égards : ordonnez qu'elle sorte de son cachot pour quelques instants, qu'elle puisse respirer, rêver la liberté qui ne lui sera peut-être pas rendue ; ordonnez qu'on la conduise ici, que je la voye, que je lui parle... peut-être à cette heure suprême obtiendrai-je d'elle des révélations qui concourront à la découverte de la vérité... qui pourront éclairer la décision du jury... car vous l'avez vu, cette femme a été muette... ne me refusez pas, monsieur le président, car à cette heure, l'avocat est le ministre des hommes, comme au pied de l'échafaud le prêtre est le ministre de Dieu.

LE PRÉSIDENT.

Vous le voulez, j'y consens, et je vais donner des ordres en conséquence. Mesdames, rentrez dans vos tribunes. Après ce vol de diamants, nous avons une affaire fort intéressante... un infanticide.

AMÉLIE.

Encore une femme pour accusée... vous auriez dû varier un peu le tableau... c'est monotone... Monsieur Allarn, donnez-moi le bras et laissons monsieur causer tout à son aise avec sa voleuse de diamants...

LE PRÉSIDENT, à Rosemonde.

Venez, ma fille.

SCÈNE VII.

NÉRI, seul.

Oh ! oui, un dernier effort pour connaitre la vérité... Dans ce moment solennel, pendant que des jurés délibéreront sur elle, elle parlera peut-être... oh ! oui, le trouble, l'émotion, l'incertitude, l'attente, tout doit torturer son cœur; s'il s'en échappe un seul cri, la vérité se manifestera peut-être... la vérité dont j'ai plus besoin pour moi-même que pour elle... car je le sens, je donnerais ma vie pour qu'elle fût innocente... et malgré moi... je les ai émus, ces juges qui tiennent son sort ! c'est que j'étais ému moi-même... c'est qu'en parlant tout a disparu pour moi : juges, accusée, défenseur; c'est qu'en parlant je ne voyais plus que Céline... La voici.

SCÈNE VIII.

CÉLINE, amenée par LES GENDARMES; NÉRI.

CÉLINE.

Eh bien ! monsieur, mon arrêt est-il prononcé?...

NÉRI.

Pas encore; les jurés délibèrent toujours.

CÉLINE.

Oh ! que c'est long, mon Dieu ! que c'est long !... mon Dieu ! vingt ans de ma vie pour abréger d'une heure cet horrible supplice.

NÉRI.

Madame, j'ai voulu rester auprès de vous pendant ces moments d'incertitude et d'angoisse... j'ai voulu vous voir, vous interroger de nouveau... car vous ne m'avez pas tout dit, vous n'avez pas tout déclaré à la justice, et, j'en suis certain, vous me cachez quelque chose... oh ! parlez... dans un instant il sera trop tard... et peut-être...

CÉLINE.

Ils me condamneront, n'est-ce pas ?... condamnée !... et rester exposée aux regards du peuple, à visage découvert cette fois, à visage découvert devant ce peuple qui, ici même, fouillait sous mon voile, comptait les battements de mon cœur... Ce peuple, il est donc sans pitié ! et quand on me marquera d'un fer rouge sur l'épaule, il rira peut-être... Oh ! monsieur, monsieur, ne pouvez-vous me faire condamner à mort ?...

NÉRI.

Madame, si vous redoutez tant ce supplice qui flétrit à jamais en vous imposant la vie, parlez avec franchise, disculpez-vous si vous le pouvez..... répondez seulement à quelques questions sur lesquelles vous avez gardé le silence... de là dépend votre sort : nommez un auteur, nommez le complice du vol.

CÉLINE.

Je n'ai point de complice puisque je ne suis point coupable.

NÉRI.

Mais, Céline, toutes les preuves vous accablent... toutes les présomptions sont contre vous.

CÉLINE.

Et pourtant je suis innocente... je vous l'ai juré la première fois que vous êtes descendu dans mon cachot; je vous le jure encore pendant que les hommes me font innocente ou criminelle... Voilà tout ce que je puis dire, tout ce que j'ai dit au tribunal... ce que je répéterais sur l'échafaud...

Digitized by Google

NÉRI.

Mais il sera trop tard, alors; car la justice des hommes est infaillible dans l'opinion. Le serment même d'un accusé n'est rien auprès des juges, dès l'instant que l'accusé est assis sur le banc du crime; il faut des preuves pour combattre des preuves... vous devez les avoir, vous devez les donner... il n'est pas permis à une femme, à une mère de jeter ainsi au vent son honneur et sa vie... Songez, songez, madame, au sort qui vous attend... Retranchée du monde pendant vingt années à l'âge où vous commencez à vivre; montrée avec horreur par les mères à leurs filles, par les maris à leurs femmes, et passer une heure avec ce carcan d'infamie que ne touche que le bourreau... cette heure si longue qu'elle s'étend sur tout le reste de la vie pour la flétrir et la souiller!...

CÉLINE.

Assez... assez... de grace, monsieur... monsieur, ayez pitié de moi...

NÉRI.

Oh! vous cèderez à mes prières, vous cèderez à l'effroi du supplice... Céline, vous êtes mère, voulez-vous donner à votre fille le droit de vous mépriser?...

CÉLINE.

Grand Dieu! que dites-vous, monsieur?

NÉRI.

Parlez, au nom de votre fille, de votre fille que vous aimez tant...

CÉLINE.

Ma fille!... ma fille! oh! que me rappelez-vous, monsieur... ma fille!... oh! vous ne savez pas ce que vous venez de faire en me jetant son nom en ce moment... Non, monsieur, je n'ai rien à dire, rien à ajouter... je ne dirai rien.

L'HUISSIER, entrant.

Monsieur le défenseur, les jurés sortent de la salle de délibération.

CÉLINE.

Déja!

NÉRI.

Il est trop tard!...

L'HUISSIER.

La cour entre en séance; on vous attend.

CÉLINE.

Oh! par grace, par pitié, que je sache à l'instant...

NÉRI.

Cela ne se peut pas, madame; la déclaration du jury doit être faite d'abord en l'absence de l'accusée.

CÉLINE.

Attendre... toujours attendre...

NÉRI.

Cette fois, ce ne peut être pour long-temps... Votre sort est fixé, madame, on va vous rappeler aux débats... condamnée ou déclarée innocente, votre défenseur sera près de vous.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

CÉLINE, sur le devant de la scène; HUISSIERS, GENDARMES, au fond.

CÉLINE, tombant à genoux.

Mon Dieu! je vous remercie de m'avoir mis au cœur la force de me taire... mon Dieu! soyez béni, vous avez sauvé ma fille... mon Dieu! du courage encore, du courage pour m'entendre condamner!... (Elle se leve.) Oui, mon sort est fixé maintenant, et c'est là, là qu'on prononce ma sentence... Oh! si je pouvais à travers ces portes épaisses entendre la voix de ceux qui me jugent... si je pouvais saisir quelques mots... (Elle fait un pas et recule.) Non... non... je n'ose approcher... je crains d'entendre... je n'ose pas... j'ai peur... j'ai peur... Oh! quelqu'un vient de ce côté... on ouvre... on entre... (Elle recule encore.) Mon Dieu!... (S'avançant vers l'huissier qui entre.) Eh bien! monsieur?

L'HUISSIER.

Gendarmes, ramenez l'accusée.

CÉLINE.

Il ne répond pas... Monsieur...

L'HUISSIER.

Gendarmes, ramenez l'accusée.

CÉLINE.

Déja... déja... l'heure est écoulée... reparaître là... monter sur ce banc... revoir ce peuple, ces robes rouges, ce Christ... Ah! je n'en aurai jamais la force... je ne le pourrai pas... M'entendre condamner... me voir flétrir... cette idée m'épouvante... cette idée me rend folle... Oh! mon Dieu! je m'égare, je n'y vois plus, je ne sais où je suis... (Un gendarme s'approche d'elle et veut la saisir.) Oh! laissez-moi, laissez-moi, monsieur. Ma fille, c'est pour toi!... je marcherai seule, je n'ai pas besoin de votre secours...

(Elle sort avec les gendarmes.)

SCÈNE X.

ALFRED.

ALFRED, accourant.

Ici, m'a-t-on dit... d'ici, sans pénétrer jusques dans la salle, je pourrai tout entendre... En effet, d'ici l'on voit les jurés, l'on voit l'accusée!... les renseignements que j'ai recueillis m'ont rassuré... jusqu'à présent elle a gardé le silence; mais, si elle est condamnée, aura-t-elle la force de se taire encore!

UN HUISSIER, au dehors.

Chapeaux bas, messieurs : la Cour.

ALFRED.

Les juges prennent séance... Grand Dieu! quelle sentence va être prononcée!...

LE PRÉSIDENT, au dehors.

Demeurant la déclaration du jury qui porte

Digitized by Google

sur toutes les questions : « Non l'accusée n'est point coupable, » La Cour déclare Céline la créole acquittée du crime qui pesait sur sa tête et ordonne qu'elle sera mise en liberté sur-le-champ.

ALFRED.

Acquittée!... Oh! je ne crains plus rien maintenant...

(Il sort. — Il se fait un grand mouvement dans la coulisse; on entend des murmures; puis tout-à-coup Céline et Néri paraissent.)

SCÈNE XI.

NÉRI, CÉLINE.

NÉRI.

Venez, venez, madame...

CÉLINE.

Acquittée, acquittée!.. libre!.. mon Emma, mon enfant!... Monsieur, vous êtes un honnête homme, Dieu bénira votre mère!... Acquittée!... mais c'est la vie que vous me rendez; c'est celle de ma fille, c'est son honneur et le mien... Acquittée!... c'est le grand air au lieu de la prison, c'est le soleil au lieu du cachot!... Mon Dieu! merci aussi à vous; à vous si haut, qui m'avez vue si bas.

NÉRI.

Madame, je n'ai fait que remplir un devoir que m'imposent ma profession et mon serment.

CÉLINE.

Oh! c'est plus qu'un devoir que vous avez accompli... Pauvre, obscure, présumée coupable, je ne pouvais rien espérer des hommes, pas même un défenseur... Tout-à-coup, les portes de mon cachot s'ouvrent devant vous... Avec vous entrent l'espérance et le courage; votre voix puissante se fait entendre aux juges que vous avez convaincus, et je suis déclarée innocente...

NÉRI.

Oui, innocente.... Mais votre acquittement n'a été prononcé qu'à la majorité d'une voix... d'une seule voix.

CÉLINE.

D'une seule voix. Et les autres?...

NÉRI.

Celles-là vous ont condamnée... et elles ne sont pas les seules.

CÉLINE.

Que dites-vous?...

NÉRI.

N'avez-vous pas entendu les murmures qui ont accueilli l'arrêt? Le public est souvent de l'avis du procureur-général, rarement il absout; et quand il lui faut subir un acquittement...

CÉLINE.

Eh bien?...

NÉRI.

Ses observations subsistent... Il a condamné.

CÉLINE.

C'est-à-dire que quoiqu'on m'ait proclamée innocente, le public me croit coupable... c'est-à-dire que ce n'est qu'à votre éloquence que je dois mon acquittement... c'est-à-dire que l'opinion est impitoyable?...

NÉRI.

Impitoyable, madame.

CÉLINE.

Oh! mon Dieu, mon Dieu!... moi qui me croyais sauvée!... Eh bien! encore ce malheur à subir... encore cette humiliation à dévorer... Mais vous, vous dont l'éloquence doit être servie par une si droite intelligence, vous joignez-vous aux juges qui m'ont acquittée ou à l'opinion qui me condamne? (Néri garde le silence.) Mais vous ne répondez pas?... Celui en qui j'ai rencontré un si généreux défenseur, n'aurait-il été pour moi qu'un implacable juge?... et si la voix qui m'a acquittée eût dû être la vôtre, elle m'aurait frappée sans pitié!... (Nouveau silence de Néri.) Oh! parlez, monsieur; répondez-moi, je vous en conjure... Les autres, le public, le peuple, que m'importe!... mais vous, vous... en vérité, monsieur, votre silence m'épouvante; je crois être encore devant le jury!...

NÉRI.

Madame, vous m'avez remercié du zèle que j'ai mis à vous défendre devant vos juges; mais, comme vous l'avez dit, je n'ai cherché à exciter que leur pitié. Ma voix a parlé à leur cœur et non à leur conscience. Oh! qu'elle eût été forte et puissante, ma voix, si, affrontant l'accusation, j'avais pu dire, la main sur la poitrine : Celle que je défends est innocente!... j'en donne pour garants mon honneur et ma vie; c'est une conviction qui me vient de Dieu : hommes et juges respectez-la... Voilà, madame, ce que je n'ai pas osé... ce que je n'ai pas pu dire; car le premier serment de l'avocat est d'écouter sa conscience et de ne jamais y faillir.

CÉLINE.

Monsieur, la première fois que vous êtes descendu dans mon cachot, vous avez comparé l'avocat au prêtre pour le secret et le silence... Êtes-vous toujours avocat, monsieur, et me jurez-vous un secret éternel sur ce que je vais vous dire?...

NÉRI.

Oh! parlez, parlez, et je jure de me taire...

CÉLINE, lui donnant un billet.

Lisez, monsieur.

NÉRI lit rapidement la lettre.

Grand Dieu!... qu'ai-je lu?... Eh quoi! lorsqu'en montrant cette preuve irrécusable vous déployiez votre innocence au grand jour, vous avez mieux aimé subir les chances d'un juge-

Digitized by Google

ment que de désigner le vrai coupable!... Pourquoi donc ce dévouement, madame?...

CÉLINE.

Ne l'avez-vous pas lu?... j'étais mère...

NÉRI.

Vous n'êtes pas coupable, madame; votre avocat, devenu votre juge, vous absout une seconde fois. Mais ce n'est pas assez : il faut que cette conviction de votre innocence je la fasse partager à tous. Oui, ma voix a du retentissement, j'en remplirai les voûtes de nos tribunaux; on veut bien accorder quelque noblesse à ma plume; elle retracera dans nos journaux, dans les écrits du temps et votre sacrifice et votre réhabilitation. Ce peuple que vous avez peut-être calomnié parceque vous étiez malheureuse, ce peuple a un cœur sous ses haillons; quand il saura la vérité, il vous plaindra, il maudira ceux de vos juges qui vous auront mesuré la justice; et ses plaintes et ses malédictions sont puissantes. Le peuple prend son magistrat souverain dans la rue et l'assied sur une borne. Ce juge, c'est l'opinion!...

CÉLINE.

Monsieur, monsieur, vous m'avez juré le silence...

NÉRI.

Il est des circonstances où c'est un devoir de le rompre.

CÉLINE.

Monsieur, ce secret n'est pas le vôtre, vous ne le divulguerez pas... Sa famille est puissante...

NÉRI.

Il n'y a plus de familles puissantes, madame; il n'y en a que de riches ou de pauvres, de vertueuses ou d'avilies.

CÉLINE.

Sa famille est puissante, vous dis-je... Elle peut perdre ma fille... Et moi, moi... savez-vous qui je suis?...

NÉRI.

Vous... vous êtes la plus vertueuse des mères, la plus courageuse des femmes, la plus calomniée...

CÉLINE.

Oh! taisez-vous, monsieur, taisez-vous! vous ne connaissez pas celle dont vous embrassez si énergiquement la défense. Si vous saviez... Mais on vient de ce côté... Oh! silence, monsieur, silence devant tous : vous me l'avez juré!...

NÉRI.

Soit, mais demain chez moi, vous me direz..

CÉLINE.

Je ne pourrai jamais.

NÉRI.

Je vous en supplie... il le faut... Si vous saviez, Céline, ce qui se passe en moi, ce que j'éprouve!...

CÉLINE.

On approche... eh bien! oui, oui, demain; mais jusque là, le plus profond silence...

NÉRI.

Je vous le promets!...

SCÈNE XII.

LE PRÉSIDENT, AMÉLIE, ROSEMONDE, ALLARN, LES PRÉCÉDENTS.

AMÉLIE, au président.

Que je vous remercie d'avoir levé la séance! au moins nous aurons tout le temps nécessaire pour faire notre toilette des Italiens.

ALLARN.

Eh! le voilà, ce cher filleul...

AMÉLIE.

Avec cette femme!

NÉRI.

Cette femme vous attendait, monsieur le président, pour vous remercier de la bonne et prompte justice que vous lui avez fait rendre.

LE PRÉSIDENT.

C'est bien, c'est bien; mais je prierai la nommée Céline de se retirer... sa présence ici... devant ces dames...

CÉLINE.

Je me retire, monsieur le président, puisqu'on répugne même à entendre mes actions de grace... (A Néri.) Ah! vous aviez raison, monsieur, je ne suis acquittée que par mes juges!...

AMÉLIE.

Monsieur le président, faites donc sortir cette femme.

NÉRI.

Madame!... Céline, votre main.

CÉLINE.

Que voulez-vous faire?

NÉRI.

Je veux traverser la salle avec vous... il faut qu'on sache et qu'on voye ici comme partout que votre avocat est de moitié dans votre cause, qu'il l'a faite sienne; qu'il n'a pas gagné un procès, mais son procès... de loin comme de près, il faut qu'on nous voye l'un et l'autre. Venez, madame; votre réhabilitation commence; levez la tête; vous êtes innocente comme moi; marchons.

(Il sort avec Céline.)

AMÉLIE.

Quelle impertinence!

ALLARN.

Ceci me paraît un peu vif... Au Marais nous ne sommes pas comme ça.

(Alfred entre par le fond.)

AMÉLIE.

Ah! vous voilà, vicomte! donnez la main à Rosemonde.

Digitized by Google

ACTE SECOND.

Le théâtre représente le cabinet de Néri.

SCÈNE I.

ALLARN, GUILLAUME, Clients de Néri, puis ALFRED.

GUILLAUME.

Je vous assure que monsieur est sorti, et qu'il ne pourra vous recevoir aujourd'hui.

(Plusieurs lui remettent des papiers et causent à voix basse avec lui.)

ALLARN, à part.

Quelle belle profession que celle d'avocat!... avoir le droit de faire attendre tant de monde, de les faire mettre à la porte même par ces seuls mots: «Monsieur ne peut vous recevoir...» je trouve cela grandiose!...

ALFRED, entrant à Guillaume.

C'est ici chez monsieur Néri?

GUILLAUME.

Oui, monsieur.

ALFRED.

Annoncez le vicomte de Gravezende.

ALLARN.

Le vicomte... (Le regardant.) Tiens, c'est l'étranger de la cour d'assises.

GUILLAUME.

Monsieur Néri n'est pas chez lui.

ALFRED.

En ce cas, je vais l'attendre; je ne viens pas comme ces gens-là pour des affaires de Palais... c'est une affaire particulière entre M. Néri et moi.

ALLARN.

Monsieur le vicomte, mon filleul sera désolé...

ALFRED.

Ah! c'est vous, monsieur... en effet je me rappelle, vous m'avez dit hier à la cour d'assises...

ALLARN.

Ce que je vous répèterai aujourd'hui, que je suis le parrain d'Édouard... de plus, j'ajouterai que je vous connais beaucoup, mais beaucoup... de réputation seulement; et madame la présidente de Rochemond...

(Pendant ce temps Guillaume a fait sortir les clients de Néri.)

ALFRED.

Pardon, monsieur; mais le motif pour lequel je viens trouver M. Néri est très grave. Est-il réellement sorti?

ALLARN.

Je le crois... cependant il lui arrive par fois de faire fermer la porte à tout le monde lorsqu'il a à travailler.

ALFRED.

Mais vous devez être excepté de la consigne, vous, monsieur... monsieur... je ne sais pas votre nom...

ALLARN.

Allarn, rentier et célibataire, rue Saint-Louis, 40, au Marais.

ALFRED.

Eh bien! monsieur Allarn, c'est un service à rendre à votre filleul, ainsi qu'à moi, de le prévenir que j'ai absolument à lui parler à l'instant.

ALLARN.

C'est bien différent... je vais violer la consigne, pénétrer jusqu'à lui, et je vous l'amène.

ALFRED.

Oh! que de remercîments.

ALLARN.

Du tout, du tout, puisque c'est dans ses intérêts... Veuillez attendre encore quelques minutes... prenez la peine de vous asseoir... vous avez là des journaux à parcourir... la *Gazette des Tribunaux*, entre autres, où l'on rend compte de l'affaire d'hier... parcourez-la... ça ne peut manquer de vous distraire... dans l'instant nous sommes à vous.

(Il sort.)

SCÈNE II.

ALFRED, seul.

Toujours, toujours cette affaire... toujours et partout cette Céline dont le nom ne cesse de retentir à mes oreilles depuis hier... oh! c'est pour arracher jusqu'au souvenir de cette femme que je viens ici... c'est pour lui enlever ce champion de robe qui m'a insulté et qui pourrait m'insulter plus encore... oui je viens lui demander raison de l'outrage qu'il m'a fait hier... il me la donnera, je saurai bien l'y forcer... lorsque comme moi on est décidé à jouer sa vie, on est sûr de faire battre un lâche s'il le faut.

SCÈNE III.

GUILLAUME, un Domestique, ALFRED.

GUILLAUME.

Tenez, voilà ce monsieur.

ALFRED.

Qu'est cela?... C'est vous, Joseph?... Que voulez-vous?... que venez-vous faire ici?...

LE DOMESTIQUE.

C'est un billet de madame la présidente, qu'elle a ordonné de vous apporter partout où vous seriez.

Digitized by Google

ALFRED.

C'est bien. Donnez. (Il lit.) « Mon cher vicomte, si vous n'avez pas exécuté votre projet de mauvaise tête envers M. Néri, arrêtez-vous et venez me parler sur-le-champ; en quel endroit qu'on vous trouve, accourez : j'ai les choses les plus importantes à vous communiquer : ce qui s'est passé hier soir et dont je vous instruirai, doit tout changer. De grace, venez au reçu de ma lettre. AMÉLIE. » (Haut.) Que veut-elle dire? Que s'est-il donc passé?.. Quelques heures de retard ne peuvent me nuire; je trouverai toujours Néri; courons chez elle... (A Joseph.) Suivez-moi.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

ALLARN, NÉRI, GUILLAUME.

ALLARN.

Le voilà, le voilà, monsieur le vicomte!

NÉRI.

Je ne vois personne.

ALLARN.

Mais ce n'est pas possible: il n'y a qu'un instant il était là à me supplier... Ah çà! où est-il donc passé?

GUILLAUME.

Monsieur Allarn veut-il parler de ce monsieur qui était ici avec lui?

ALLARN.

Sans-doute, du vicomte de Gravezende.

GUILLAUME.

Il vient de sortir à l'instant.

ALLARN.

Qu'est-ce que vous dites?... il est parti?... ah çà! mais, qu'est-ce que cela signifie?.. C'est que voilà la seconde fois qu'il me joue ce tour-là... Décidément j'en reviens à ma première idée : M. le vicomte de Gravezende est timbré.

NÉRI, à Guillaume.

Laissez-nous.

(Guillaume sort.)

NÉRI, s'asseyant d'un air pensif, à part.

Elle ne vient pas!

ALLARN.

Allons, te voilà encore avec ta tristesse et tes réflexions... Mais qu'as-tu donc qui te tourmente? hier tu as gagné ton procès, dans quinze jours tu épouses mademoiselle Rosemonde.

NÉRI, à part.

Comme ils l'ont traitée hier soir chez le président!... que de mépris ont déversé sur elle ces femmes du monde!... Oh! plus on voulait la faire coupable, plus elle me paraissait malheureuse; plus on voulait l'avilir et plus elle grandissait à mes yeux.

ALLARN.

Qui ça?... de qui parles-tu?

NÉRI.

Ah! pardon, pardon, mon ami, je.... je me croyais seul.

ALLARN.

C'est fort gentil ce que tu me dis là : mais c'est égal, je te le pardonne. Écoute-moi.

NÉRI.

N'est-ce pas, mon ami, que dans ce monde on doit toujours suivre l'instinct du cœur? n'est-ce pas qu'il est beau à un homme de lutter cops à corps avec le préjugé, de le terrasser, de le vaincre et de l'abolir par son exemple?

ALLARN.

Oui, cela peut être fort beau; mais nous ne sommes pas comme ça au Marais..... Dis-moi : hier tu as passé la soirée chez M. le président?

NÉRI.

Oui, hier j'ai été en butte aux sarcasmes de toutes ces dames, à leurs plaisanteries, à leur méchanceté, à leur esprit!

ALLARN.

Des femmes seulement!... heureux coquin!... des femmes!

NÉRI.

Oui; quant aux hommes, pas un n'a osé rien dire : je les contenais tous par mes regards.

ALLARN.

Et de qui était-il question?

NÉRI.

De Céline.

ALLARN.

Encore cette femme!.. Oh! mais aussi pourquoi revenir là-dessus? hier tu as été d'une inconvenance en la reconduisant : quitter mademoiselle Rosemonde, ta future épouse, pour...

NÉRI.

J'ai fait mon devoir, et hier encore j'ai quitté son salon parcequ'on y tenait un langage que je ne voulais pas entendre.

ALLARN.

Mais tu vas finir par rompre ton mariage.

NÉRI.

Que m'importe?

ALLARN.

Un mariage superbe, qui t'ouvre les portes de la magistrature, qui te ferait asseoir sur les fleurs de lys?

NÉRI.

J'ai encore la force de me tenir debout.

ALLARN.

Mais mademoiselle Rosemonde?

NÉRI.

Vous savez bien que je ne l'aime pas, que je ne l'ai jamais aimée.

ALLARN.

On ne te le demande pas... Parbleu! s'il fallait aimer toutes les femmes qu'on épouse.

NÉRI.

Silence!... je crois entendre...

ALLARN.

Qu'est-ce que c'est?

Digitized by Google

GUILLAUME, entrant.

Monsieur, cette dame est là.

NÉRI.

Enfin!.. Mon ami, c'est une de mes clientes à laquelle j'ai donné rendez-vous...

ALLARN.

J'entends, j'entends... C'est-à-dire qu'il faut que je me retire... je respecte la consigne, mais je reviendrai et nous reprendrons cet entretien. (A part.) Courons chez le président voir ce qu'on dit et pense de lui.

(Il sort.)

SCÈNE V.

NÉRI, CÉLINE.

(Néri va chercher Céline et l'amène en scène.)

NÉRI.

Venez, venez, madame... Mais qu'avez-vous? cette pâleur... vous tremblez, je crois?

CÉLINE.

Monsieur, je viens d'embrasser ma fille, et en pressant cette enfant sur mon cœur, la joie, le désespoir, la honte, tous ces sentimens m'agitaient et m'agitent encore ici, devant vous qui avez exigé...

NÉRI.

Calmez-vous, madame, et prenez courage. Dieu seul nous entendra. Mais où donc, si jeune encore et si malheureuse, avez-vous puisé cette haute raison et ce langage que vous lui prêtez?

CÉLINE.

Je ne suis pas Française, monsieur; née à l'Ile-de-France, d'une Espagnole et d'un Français, compagnons de Lally-Tolendal, je suis restée étrangère à vos mœurs jusqu'à l'âge de douze ans. Devenue orpheline à cet âge, un vieux parent me ramena à Paris.

NÉRI.

Ensuite?

CÉLINE.

Parlez-moi de mon enfance, de la liberté de nos colonies où la vie est si fraîche et si monotone. Demandez-moi nos champs semés de riz et nos plaines parfumées de gérofles, nos palmiers qui s'ouvrent au soleil et se ferment à la rosée de la nuit, comme s'ils avaient une ame... et tout a une ame sous ce beau ciel. La nature est une fête; quand on naît on s'éveille, quand on meurt on s'endort, on existe entre deux sommeils.

NÉRI.

Ce vieux parent vous amena à Paris...

CÉLINE.

Vous ne voulez pas que je vous dise nos danses si légères à nous pauvres sauvages qui n'avons pour tapis de bal que le sable fin, pour lustre que la lune claire, et pour siége que les hautes herbes.

NÉRI.

Et une fois à Paris, ce vieux parent...

CÉLINE.

Ce vieux parent mourut.

NÉRI.

Il mourut... et vous restâtes... seule...

CÉLINE.

Seule, sans protecteur!.... Paris!.... quinze ans!

NÉRI.

Sans asile... et personne?...

CÉLINE.

On m'offrait un asile, mais pour une nuit; du pain, mais sur des tables somptueuses; de la protection, mais pour un jour.

NÉRI.

Grand Dieu!... et que fîtes-vous alors?...

CÉLINE.

J'attendis; j'invoquai la patience et la résignation... La Seine est profonde, me disais-je, et la mort est pour tout le monde.

NÉRI.

Oh! bien, bien... mais vous ne mourûtes pas!...

CÉLINE.

Monsieur, la faim est horrible, et les nuits d'hiver, pour une pauvre créole habituée à ses nattes de jonc et à ses éventails qui l'aèrent, sont bien longues, bien ternes, bien froides!... entendre sonner toutes les heures sans qu'aucune d'elles vous jette une espérance! marcher sur la glace avec des pieds nus; montrer des dents blanches de faim à l'impitoyable carreau du boulanger; n'avoir que son haleine pour feu et sa main pour oreiller... trois jours, trois nuits j'ai subi ces souffrances...

NÉRI.

Et le quatrième?...

CÉLINE.

Le quatrième... je tendis la main, il y tomba une pièce d'or.

NÉRI.

Oh! vous ne me connaissiez donc pas? vous ne saviez pas que j'existais! Et le lendemain...

CÉLINE.

Le lendemain... je m'éveillai dans un appartement richement meublé. En cherchant le sable qui impreignait ordinairement mes cheveux, j'en arrachai des fleurs et des perles; en ouvrant les yeux, pour me rassurer sur une aussi éblouissante illusion, j'appelai, et des domestiques vinrent à ma voix... Vous n'avez pas oublié que j'avais faim, monsieur!...

NÉRI.

Poursuivez...

CÉLINE.

Oh! vous avez plus de courage que ma mémoire; vous voulez tout savoir... Eh bien! encore ce supplice... Monsieur, on m'a dit que j'étais belle avec mon front brun et ma robe étincelante, lorsque je l'étalais dans les loges

Digitized by Google

en velours de nos théâtres. Folle !... je me plaisais à ces cris d'ivresse qui montaient à mes pieds ; je me plaisais à me précipiter dans un équipage de soie et d'or sur ce même pavé que j'avais réchauffé de mon corps. On se venge alors, car lorsqu'on est heureux on ne croit plus : je me vengeais ! j'avais manqué du nécessaire, je fus prodigue : je me vengeais !.. j'avais cru à la vertu, je ne croyais plus qu'au vice : je me vengeais !... j'avais dormi sur les pierres et mis mon espoir en la providence ; je dormis dans la plume et je niai Dieu : je me vengeais !... Eh bien ! êtes-vous las de me suivre ?...

NÉRI.

Mais cet homme... cet homme... le vicomte de Gravezende....

CÉLINE.

Ce fut lui qui n'eut pas assez pitié de moi pour me laisser mourir de faim. Ce fut lui qui par les fêtes, l'or et les plaisirs, éteignit ma conscience et mon cœur. J'étais pour lui un hochet dont son orgueil faisait une insolente parade. Bientôt, écrasé de dettes, ayant dissipé l'immense héritage de sa famille, il m'abandonna, et celle pour qui quelques mois auparavant les portes d'un hôtel s'ouvraient toutes grandes, se retrouva à la même place où elle avait été ramassée.

NÉRI.

Vous m'épouvantez...

CÉLINE.

Oh ! cette fois il n'y avait plus à craindre ; j'étais mère, monsieur ; Emma, ma fille, était restée comme le témoin le plus outrageant de ma conduite... Les enfants sont aussi des remords !... Trois jours j'avais supporté la misère et la faim quand j'étais seule ; je ne pus les supporter une heure avec ma fille. Je fus trouver le vicomte de Gravezende, son père ; j'affrontai son mépris, sa colère, ses insultes, j'affrontai tout. Il eut peur, car j'avais le courage de tout faire : je demandai du pain pour ma fille ; il vivait auprès de sa tante, il me plaça auprès d'elle. Je devins sa femme-de-chambre, et ma fille fut sauvée.

NÉRI.

Et cette lettre, cette lettre que j'ai peine encore à comprendre.

CÉLINE.

Le vicomte, pour subvenir à ses folies, déroba à sa tante un collier de diamants qu'il m'ordonna d'aller vendre et dont je lui remis le prix. Il partit. Peu de temps après, le vol fut découvert, les soupçons planèrent sur moi, je fus arrêtée ; et ce fut alors que je reçus la lettre dans laquelle il invoquait mon silence, mettant à ce prix le sort assuré de ma fille. Acquittée ou condamnée, je devais la voir heureuse et à l'abri du besoin. Dès ce jour, j'ai su me taire devant l'infamie... Votre éloquence m'a sauvée... et maintenant que vous connaissez ma vie entière... oh ! ne me regardez pas ainsi, monsieur, ne voyez-vous pas que la honte me tue !..

NÉRI.

Pitié pour vous, madame, mais vengeance, vengeance. (Tirant sa main de dessous son gilet.) Voyez j'ai du sang dans ma main... Vous avez été coupable, mais vous n'aviez pas seize ans, et vos crimes sont au monde. Réprobation au monde qui demande la vertu à la faim !... vos malheurs sont une féerie, un mauvais rêve ; n'y croyez pas, je n'y crois pas, moi !

CÉLINE.

Oh ! qu'elle est belle et noble la consolation que vous me jetez... vous cherchez à ne pas croire à mes paroles : c'est que vous avez le cœur bon...

NÉRI.

C'est que je vous aime, madame.

CÉLINE.

Vous m'aimez, vous m'aimez, vous ?

NÉRI.

Eh ! ne le comprenez-vous pas ? ne l'avez-vous pas compris !... si vous vous rappelez notre première entrevue, où malgré moi j'ai versé des larmes ; si vous vous rappelez ma défense dans votre cause, si vous avez senti trembler ma voix à votre nom, si vous avez regardé mon visage quand je vous ai dit : *acquittée*, n'avez-vous pas compris que je vous aime !

CÉLINE.

Oh ! oui, oui, je le craignais, monsieur, et voilà pourquoi je suis venue à vous, dépouillant ma pudeur de femme ; j'ai eu l'affreux courage de dérouler ma vie entière devant vous... L'aveu que je vais lui faire, disais-je, éteindra le caprice qu'il ressent pour moi, ou bien il n'osera pas me l'avouer. Je me suis trompée, monsieur... c'est mal à vous, c'est mal de me l'avoir dit, à présent que vous savez qui je suis.

NÉRI.

Je ne sais plus rien ; je vous aime ! votre ame n'était pas prostituée, vous dis-je ! elle était avec ces climats que vous avez quittés, et dont vous m'enchantiez tout-à-l'heure ! l'ame ne se vend pas, elle se donne : vous n'avez jamais aimé !...

CÉLINE.

Eh bien ! cachez, cachez à tous les yeux cette passion insensée ! étouffez-la, monsieur, sous le poids du respect que vous me devez ! oubliez-moi, fuyez-moi !

NÉRI.

Vous fuir ! il est trop tard ! on sent là ce qui ne doit pas guérir, Céline.

CÉLINE.

Fuyez-moi, je déshonore...

NÉRI.

Vous vous avilissez trop, madame...

CÉLINE.

Et vous, vous respectez-vous assez ?...

Digitized by Google

NÉRI.

Je vous aime!... et heureux ou maudit vous m'appartiendrez : à quel titre, je l'ignore...

CÉLINE.

Insensé!... y songez-vous?... moi, moi, votre maîtresse!...

SCÈNE VI.

GUILLAUME, LES PRÉCÉDENTS.

CÉLINE.

Quelqu'un.

NÉRI.

Que voulez-vous?... qui vous a permis d'entrer ainsi?

GUILLAUME.

Excusez-moi, monsieur, mais c'est monsieur Allarn et madame la présidente de Rochemond qui veulent absolument vous parler.

NÉRI.

Je n'ai pas le temps maintenant.

CÉLINE.

Monsieur, recevez-les, je vous en prie.

NÉRI.

Eh bien! soit, qu'ils viennent... je préfère que l'explication ait lieu dans ce moment... mais vous resterez.

CÉLINE.

Moi... oh! non, monsieur, je me retire... j'ai tant besoin d'être seule!...

NÉRI.

Eh bien! là, là, dans cette chambre... et nous reprendrons notre entretien auquel est attaché le bonheur de ma vie... Allez, allez...

CÉLINE.

Oh! mon Dieu! mon Dieu!...

SCÈNE VII.

ALLARN, AMÉLIE, NÉRI.

NÉRI.

Pardon, madame, de vous avoir fait attendre.

AMÉLIE, s'asseyant.

Ce n'est rien, monsieur; je conçois vos nombreuses occupations, et pour ne pas vous faire perdre de temps, j'arrive tout de suite au motif de ma visite.

ALLARN.

C'est cela... au fait, avocat, au fait... c'est un des meilleurs proverbes de Palais.

AMÉLIE, à part.

Puissé-je réussir... s'il rendait lui-même sa parole.

NÉRI.

Je vous écoute, madame.

AMÉLIE.

Monsieur Néri, M. le président, retenu aux assises, n'a pu venir vous demander compte de votre conduite envers nous, et c'est moi qu'il en a chargée. Hier, par un manque d'égards sans exemple, et sans doute peu réfléchi, vous avez refusé votre main à Rosemonde pour la donner à une malheureuse qui venait de comparaître sur le banc des criminels.

ALLARN.

C'est excès de zèle d'avocat; il ne faut pas lui en vouloir pour ça, il est tout prêt à vous en faire mille excuses, ainsi qu'à mademoiselle Rosemonde.

NÉRI.

Mon ami, permettez-moi de répondre à madame.

ALLARN

Sans doute tu parleras mieux que moi, mais voilà toujours le fond de ta pensée.

NÉRI.

Je n'ai nulle excuse à vous faire, madame, car vous ni mademoiselle Rosemonde ne pouvez vous trouver offensées. Entre un devoir et une politesse, je n'ai jamais su hésiter, et c'était un devoir pour moi de traverser la salle en donnant la main à mademoiselle Céline.

AMÉLIE.

Était-ce aussi un devoir de recueillir les murmures et le mépris de la foule sur le passage de cette femme?

NÉRI.

Oui, madame, j'avais droit à la moitié des insultes, car je savais son innocence et je voulais de nouveau la proclamer.

AMÉLIE.

Innocente ou coupable, vous deviez au moins préférer celle qui va devenir votre femme, et ne pas lui faire un si sanglant affront. Monsieur, dans le monde où nous vivons nous ne sommes pas habituées à pareille chose, et les convenances les plus simples...

NÉRI.

Hier, madame, j'ai pu mieux juger que jamais de ce monde dont vous me parlez.

AMÉLIE.

Et vous avez aussi donné une triste idée de votre galanterie envers les dames.

ALLARN.

Comment! tu as manqué aux dames... un beau garçon comme toi!...

NÉRI.

Madame, hier dans votre salon, c'était pire qu'à la cour d'assises, car tout le monde accusait, seul j'ai dû défendre.

AMÉLIE.

Et il faut en convenir, vous avez défendu avec une chaleur, une brusquerie surtout.... oh! vous étiez bien plus poli à la cour d'assises où vous n'aviez à faire qu'à du peuple.... mais hier un amant n'eût pas parlé avec plus

Digitized by Google

d'enthousiasme et de tendresse de l'objet adoré...

NÉRI.

Madame!...

AMÉLIE.

C'est une femme-de-chambre, il est vrai, mais elle peut être jolie... c'est une voleuse de diamants... mais il y en a de si intéressantes...

NÉRI.

Mademoiselle Céline a été déclarée innocente par ses juges, nul n'a le droit d'accuser après son arrêt.

AMÉLIE.

Eh bien! elle est innocente, je le veux bien... c'est beaucoup plus poétique... mais elle n'en est pas moins une femme perdue.

NÉRI.

Céline, une femme perdue!..

AMÉLIE, à part.

J'ai frappé juste!..

ALLARN.

Cependant, permettez, madame...

AMÉLIE.

Oh! sous ce rapport-là nous sommes bien instruits... il n'y a pas de loi qui punisse la femme qui se traine dans la boue et le libertinage; et si on l'a déclarée innocente de vol, on ne l'a pas lavée du mépris qui s'attache à son nom... Aussi je le répète sans crainte d'être démentie, cette Céline est une femme perdue...

NÉRI.

Taisez-vous, madame, taisez-vous... mademoiselle Céline est ma femme... respect à ma femme, respect à madame Néri!..

AMÉLIE.

Quelle audace! (A part.) Voilà ce que je voulais.

ALLARN.

Que dis-tu?..

NÉRI.

Ne m'avez-vous pas entendu, et faut-il que je répète bien haut que je préfère à la femme du monde, qui ne m'admet qu'avec dédain dans sa famille, celle qui entre avec reconnaissance dans la mienne et que je couvrirai de mon nom!

ALLARN.

Mais tu n'as pas réfléchi.... cela ne se peut pas...

AMÉLIE.

Monsieur Allarn, cessez de prier monsieur Néri: tout est désormais inutile; je vais rapporter à M. le président l'affront que je viens de recevoir, et monsieur se traînât-il à nos pieds pour obtenir grace, nous repousserions à notre tour son alliance, car il s'est rendu justice, il n'était pas fait pour compter parmi nous. Monsieur Allarn, donnez-moi votre main.

ALLARN.

A vos ordres, madame. (Tout en lui donnant la main, il se retourne vers Néri.) Mais, mon cher filleul, je ne comprends rien à tout cela... Nous ne sommes pas comme ça au Marais...

AMÉLIE.

Mais venez donc, monsieur!

(Ils sortent.)

SCÈNE VIII.

NÉRI, CÉLINE.

NÉRI, allant à la porte de la chambre et faisant sortir Céline.

Venez, venez, madame.

CÉLINE.

Ah! monsieur, qu'avez-vous fait? qu'avez-vous dit?.... j'ai tout entendu: moi, votre femme!...

NÉRI.

Oui, ma femme, ma compagne, l'élue de mon cœur, ma femme devant Dieu et devant les hommes.

CÉLINE.

Y pensez-vous, monsieur!.. mais regardez donc cette femme qui est devant vous: c'est la même qui il y a une heure courbait le front et cachait sa rougeur en vous racontant sa vie... c'est la même qui il y a un instant était insultée ici, à cette place, devant vous, et que vous n'avez pu défendre qu'en vous immolant pour elle... et vous voulez que cette femme devienne votre compagne! que cette femme porte votre nom!.. vous voulez donc qu'elle rougisse à chaque pas dans le monde, qu'elle vous voye rougir vous même... car vous me l'avez dit, monsieur, l'opinion est impitoyable... voyez j'ai été acquittée hier par mes juges, et l'opinion me condamne...oui, l'opinion est impitoyable.

NÉRI.

Oh! mépris, mépris, cent fois mépris pour l'opinion!.. qu'elle vienne, j'ai de l'or pour l'éblouir!... qu'elle vienne, j'ai un nom pour lui imposer!.. qu'elle vienne! Après tout et enfin, je suis un homme et malheur à qui vous blesserait seulement du regard, je ne le blesserais pas moi, je le tuerais...

CÉLINE.

Oh! mieux vous vaudrait mourir, monsieur... Vous dites que vous m'aimez, monsieur: savez-vous que l'amour a besoin de toute l'existence d'une femme; qu'il a droit de lui demander compte de tout son passé! savez-vous qu'une minute donnée à un autre revient toujours à la mémoire de celui à qui on l'a dérobée; malheur à la femme qui s'est oubliée! malheur à l'homme qui se souvient!...

NÉRI.

Oui, malheur à l'homme qui se souvient lorsqu'il revient armé du passé frapper une

Digitized by Google

femme qui s'est courbée sur son épaule, qui lui a versé goutte à goutte ses larmes brûlantes dans le cœur et sa confession dans l'oreille; malheur à celui qui fait de la confidence d'autrefois l'outrage d'aujourd'hui, et qui torture pour une faute qu'on lui a apprise dans une révélation qu'on ne lui devait pas... oh! ne cherchez pas à me résister encore, Céline, car il n'est qu'un seul obstacle que vous puissiez m'opposer; c'est votre indifférence pour moi.

CÉLINE.

Mon indifférence!...

NÉRI.

Oui, Céline, contre cet obstacle ma volonté de fer se brisera, mais elle se brisera avec ma vie... car il faut de l'amour pour former l'union que je vous propose, il faut un amour plus ardent que celui qui entre ordinairement dans le cœur de l'homme, et cet amour je le possède! cet amour, il me brûle, il me dévore!... Oh! Céline, par pitié, parlez, expliquez-vous! cet amour, le partagez-vous?...

CÉLINE.

Je le partagerais que je devrais me taire.

NÉRI.

Que dites-vous! ce froid langage... oh! vous ne m'aimez pas, Céline, vous me haïssez peut-être....

CÉLINE.

Moi... moi, vous haïr... quoi! vous êtes le seul être au monde qui ayez écouté mes plaintes dans mon cachot, deviné mon innocence; vous êtes celui qui m'a sauvé de la honte, qui a sauvé ma fille!... enfin, quand je vous ai fait connaître ma vie, vous ne m'avez pas repoussée du pied! vous avez crié merci et pitié sur ma tête, et vous dites que je vous hais! et maintenant que vous m'offrez votre nom et votre honneur pour égide, votre existence pour bonheur, j'ai le courage de les repousser, et vous dites que je vous hais!...

NÉRI.

Oh! Céline, tu m'aimes... tu m'aimes!... oh! tu es à moi, à moi pour la vie!...

CÉLINE.

Oh! non, c'est impossible... si jamais un soupçon, si jamais un reproche, un reproche du passé... mais savez-vous que je me donnerais la mort!

NÉRI.

Oh! non, tu vivras, car jamais ce reproche ne s'échappera de mes lèvres... tu vivras pour embellir, pour agrandir ma vie!... tu vivras pour être heureuse en me voyant si heureux!...

CÉLINE.

Mais c'est un rêve que je fais!

ALFRED, en dehors.

J'entrerai, vous dis-je!... je veux entrer...

CÉLINE.

Ciel!... cette voix... c'est la sienne, c'est celle du vicomte.

NÉRI.

Le vicomte!..

CÉLINE.

Où me cacher, où fuir... je ne veux pas le voir... par pitié! dérobez-moi la vue de cet homme...

NÉRI.

Eh bien! là... là... nous verrons s'il entrera malgré moi.

(Il la pousse dans le cabinet.)

SCÈNE IX.

ALFRED, entrant malgré Guillaume; NÉRI.

NÉRI.

Que voulez-vous, monsieur, et qui vous permet de forcer ainsi ma porte?...

ALFRED.

Monsieur, nous en sommes arrivés à un point où toute politesse est au moins inutile. Veuillez m'entendre.

NÉRI.

Parlez.

ALFRED.

Vous deviez épouser mademoiselle Rosemonde de Rochemond?...

NÉRI.

Et ce matin j'ai rendu ma parole.

ALFRED.

Qu'on ne vous redemandait pas: c'est vous qui avez refusé de la tenir.

NÉRI.

Soit. Après?

ALFRED.

Mademoiselle Rosemonde n'a que son père, auquel son âge et son état interdisent de venger l'affront que vous lui avez fait.

NÉRI.

Et qui veut-on en charger à sa place?

ALFRED.

Celui qui va épouser la jeune personne dans huit jours: son mari, moi enfin.

NÉRI.

Vous?

ALFRED.

Moi-même. Quelles sont vos armes, monsieur?

NÉRI.

Mes armes! Je refuse votre cartel.

ALFRED.

Monsieur....

NÉRI.

J'ai, monsieur, pour maxime de ne jouer ma vie qu'à partie égale et à risques pareils. J'aime à croire que vous ne vous mesureriez pas avec un homme sans honneur... Sans m'expliquer ici plus ouvertement, souffrez que je vous refuse.

ALFRED.

Vous m'insultez, monsieur, et si vous n'étiez pas chez vous...

Digitized by Google

NÉRI.

Je serais dans la rue, et vous y perdriez, car je parlerais plus haut.

ALFRED.

Quelle insolence !...

NÉRI.

Écoutez-moi. Je vais me marier. Vous vous mariez bientôt. Un étrange hasard vous fait épouser celle qui m'était destinée, et me donne pour femme celle que vous auriez dû épouser.

ALFRED.

Je ne comprends pas, monsieur... ma patience...

NÉRI.

Je modère la mienne, soyez maître de la vôtre. J'épouse la femme que vous avez séduite et deshonorée !...

ALFRED.

Que m'importe ?... Si vous voulez réparer personnellement, par la sanction du mariage, toutes les irrégularités que j'ai commises, je vous en serai fort obligé ; mais je craindrais pour vous la polygamie.. D'ailleurs, cela serait, que me demandez-vous ?... une réparation à main armée, lorsque vous refusez celle que je viens solliciter jusques chez vous?

NÉRI.

Je ne vous demande pas une réparation, je l'exige.

ALFRED.

Eh bien ! monsieur, je suis prêt... sortons.

NÉRI.

Celle-là ne me vengerait pas, ne réparerait rien; moi mort, on jetterait un peu de terre; vous mort, un peu de marbre... et la femme outragée, que deviendrait-elle? exposée tous les jours, elle serait son propre poteau. Non, monsieur le vicomte, il faut que nous vivions tous trois.

ALFRED.

Vous abusez étrangement...

NÉRI.

Ne m'interrompez plus. Voici ce que j'exige: si j'eusse été son frère, j'aurais couru avec vous les chances d'un combat à mort; si j'eusse été son père, je vous aurais fait sauter la cervelle.... Oh! écoutez-moi.

ALFRED.

Mais puisque vous n'êtes ni son frère, ni son père...

NÉRI.

Puique je ne suis que son mari, je vous prie au nom de l'honneur de reconnaître pour votre fille, Emma, qui prendra votre nom de Gravezende.

ALFRED.

Vous dites que...

NÉRI.

Je vous prie au nom de l'honneur de reconnaître pour votre fille, Emma, qui prendra le nom de Gravezende.

ALFRED.

Votre proposition est aussi ridicule qu'inintelligible : mon nom et mes titres, les donner à je ne sais qui!... assez, monsieur, assez... parlons d'autre chose. — Avez-vous entendu madame Malibran, au dernier concert?

NÉRI.

Vous donnerez votre nom, vos titres et vos armes à mademoiselle Emma : ne croyez pas que j'estime tout cela bien haut et bien lourd ; mais enfin, c'est à vous et à elle ; par moi, elle revendiquera sa part. A qui voulez-vous qu'elle demande un nom? qui le lui donnera d'ailleurs? le nom, c'est le sang, et son sang est le vôtre; le nom, c'est la race, et sa race est la vôtre; le nom, c'est ce que Dieu a peint sur la face humaine, et sa face est la vôtre ; le nom, c'est ce qui fait qu'on n'est pas une pierre, un grain de sable, une goutte d'eau ; le nom, c'est l'ame; vous lui avez donné une partie de votre ame, vous lui devez votre nom. Je vous l'ai dit: ce n'est pas votre illustration qu'elle demande, c'est son numéro d'ordre dans la vie; et vous appelleriez-vous des noms les plus obscurs, s'il en est devant Dieu, je réclamerais au même instant le nom obscur, afin qu'elle ne se perdît pas sur le chemin de la vie et que les voyageurs ne s'essuyassent pas, les pieds sur son tombeau, faute d'y lire quelque chose.

ALFRED.

Eh ! monsieur, je n'ai que faire de vos grandes phrases; je n'ai pas d'enfants, je n'en ai pas, je ne veux pas en reconnaître; s'il vous plaisait de m'accuser de toute la génération bâtarde du siècle...

NÉRI.

Monsieur, quand je vous ai vu je me suis imposé une patience surhumaine; mais prenez garde, il est des bornes que l'on est forcé de franchir !

ALFRED.

Qui vous retient, monsieur : vous voyez devant vous un homme qui vous offre loyalement sa poitrine, et vous refusez de l'attaquer en face... Que servent les réparations que vous me demandez? si j'ai fait ce dont vous m'accusez, de tels outrages se vengent dans le sang: une épée au lieu d'une plume, monsieur... une épée...

NÉRI.

Eh bien! soit; puisque je ne puis obtenir d'autre réparation de vous, votre mort ou la mienne; c'est le jugement de Dieu, monsieur, prenez garde !

ALFRED, à part.

A l'épée... il est mort. (Haut.) Marchons.

Digitized by Google

SCÈNE X.

CÉLINE, LES PRÉCÉDENTS.

CÉLINE.

Arrêtez... arrêtez, de grâce!

NÉRI et ALFRED.

Céline!

NÉRI.

Eh bien! monsieur, la reconnaissez-vous? était-elle plus pâle, lorsque par une nuit d'hiver vous la recueillites sur la neige?.... vous ne répondez pas? oh! niez, monsieur, niez tout à votre aise... certes, il n'est pas glorieux d'avouer la corruption exercée avec de l'or sur la faim qui chancelle, ni cette indifférence qui pousse la victime avec le pied du sopha dans la rue; ni d'avouer pour enfant cet être, votre ouvrage, qui rebondit sur le pavé, et qui éclabousse votre blason du sang de l'infamie et de la boue noire... Tant pis, fils d'une noble maison, vous l'essuierez avec votre manche.

CÉLINE.

Assez, assez, messieurs, de grace!... ne voyez-vous pas que je meurs; je vous en prie tous deux, tous deux, à genoux! Vous ne voulez pas m'avoir connue, vous; eh bien! soit. Vous, tenez, mon ami, c'est trop, c'est trop souffrir pour ma faiblesse; c'est trop de la mort de deux hommes pour une femme comme moi. Oh! par pitié, Néri, fermez vos yeux, il sont rouges!

ALFRED.

Monsieur, je n'ai pas affaire à une femme.... sortons.

NÉRI.

Restez, monsieur, un instant, nous voilà dans le même bagne; restez, vous ferez le vicomte dans une heure.

ALFRED.

Est-ce un guet-apens, monsieur? et pour compléter cette scène, avez-vous caché des poignards derrière les tapisseries?

NÉRI.

Un poignard! vous en avez un tout debout dans votre poitrine. Votre conscience est ouverte.

ALFRED.

Aucune force humaine ne m'empêchera de sortir d'ici.

NÉRI.

Eh bien! sortez... Mais dans huit jours vous vous mariez, m'avez-vous dit; dans huit jours je vous rendrai ma visite de noces, vicomte; dans huit jours, je vous suivrai devant le magistrat, devant le prêtre; au banquet de votre famille, des deux familles réunies, je m'asseoirai. Savez-vous qui j'y conduirai?... votre fille! votre fille y sera; et je dirai à tous, au magistrat, au prêtre, devant la croix du Christ et devant vos armes en velours étalées partout: « Cette pauvre enfant, cette fille sans nom, regardez-la tous, c'est la vicomtesse de Gravezende. » Oh! ne raillez pas, monsieur, vous ne savez pas quel coup de marteau je porterai à votre écu; vous ne savez pas quel épouvantable spectacle, quelle effrayante surprise c'est pour une famille, qu'un semblable présent! quel bouquet de mariée à placer auprès de votre épouse, que l'enfant d'une autre et de vous. Dans huit jours, je vous promets cette entrevue; vous pourrez, si vous le voulez, faire passer votre équipage sur le corps de votre fille; mais après seulement, vous pourrez la nier.

CÉLINE.

Quelle horrible menace! Ma fille!... elle n'est à personne, entendez-vous, messieurs; elle est à moi. Eh! après tout, mieux lui vaut une mère qui ne l'abandonnera jamais, qui lui a donné son sang, sa parole, sa vie, que je ne sais quel nom qui ne la sauverait peut-être pas de la honte de sa naissance. Gardez vos titres, monsieur, je veux mon enfant.

ALFRED.

Et croyez-vous aussi que vous auriez impunément mon déshonneur l'un ou l'autre?... Eh bien! cette enfant est à moi; mais sa mère, à qui a-t-elle été?... et n'êtes-vous pas aujourd'hui son mari?...

CÉLINE.

Ne l'outragez pas, monsieur; il sait ma vie et m'a pardonné.

NÉRI.

Taisez-vous, ne vous justifiez pas, il croit par cette menace arrêter le coup de mes révélations, il me connaît mal. Que vous savez peu, monsieur, à qui vous avez à faire; et quand j'ai bravé l'opinion, c'est-à-dire tout le monde, croyez-vous que je m'arrête à ce grain de sable qu'on nomme vicomte?... Vous allez voir...

(Il court à son bureau et trace rapidement quelques mots.)

CÉLINE, à part.

Grand Dieu! que va-t-il faire?

NÉRI.

Décidez-vous, tout est prêt; lisez: « Je reconnais pour ma fille, mademoiselle Emma, « à laquelle je permets de prendre mes titres et « de faire valoir ses droits à ma succession... » Signez-vous?...

ALFRED.

Jamais!...

NÉRI.

Jamais!... eh bien donc! lisez: (Il lui montre le billet écrit à Céline.) Est-ce là votre écriture?... (Lisant.) « Si vous gardez le secret et le silence, « Céline, quand vous comparaîtrez devant vos « juges, le sort de votre fille est assuré. »

CÉLINE.

N'achevez pas, au nom de mon Dieu et du vôtre...

Digitized by Google

NÉRI, continuant.

« Acquittée ou condamnée vous verrez notre Emma heureuse... »

CÉLINE.

Vous ne lirez pas...

NÉRI.

J'en laisserai le soin à son beau-père.

CÉLINE arrache le billet des mains de Néri, et le déchire.

Monsieur... cet homme est le père de ma fille, de mon Emma !...

NÉRI.

Oh! qu'avez-vous fait?

ALFRED.

Eh bien ! monsieur... exigez-vous que je sois encore le père de son enfant?

NÉRI.

Non, monsieur, car dans ce cas la paternité déshonore... Céline, en vous épousant, je reconnais Emma pour ma fille...

CÉLINE, à genoux.

Oh! merci, mon Dieu! merci !...

ALLARN, qui a paru au fond.

Il reconnaît Emma... nous ne sommes pas comme ça au Marais.

NÉRI.

Et maintenant, monsieur, vous pouvez sortir.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un salon chez Néri.

SCÈNE I.

CÉLINE, GUILLAUME.

CÉLINE.

Oui, mon bon Guillaume, je préviendrai votre maître que vous avez à lui parler; il vous écoutera avec plaisir : il est si bon!

GUILLAUME.

Oh! je le sais bien, madame; mais depuis quelque temps il est si sérieux, si réfléchi, que je crains toujours.

CÉLINE, à part.

Oui, depuis notre mariage... qu'il est changé!... (Haut.) C'est ce matin que j'attends mes pauvres; aussitôt que ma fille sera arrivée vous viendrez me prévenir, s'ils sont là. Aujourd'hui je veux que ce soit mon Emma qui leur donne: ça lui portera bonheur. Allez.

(Guillaume sort.)

CÉLINE, seule.

Je ne sais ce que j'éprouve aujourd'hui; je comptais sur une journée de bonheur, car j'attends ma fille que Néri est allé chercher à sa pension, et qui vient pour rester toujours avec nous; et malgré la joie que cet événement devrait me causer, mon cœur est triste, oppressé, il étouffe. Ah! c'est que ce matin encore je regardais Néri, dont les cheveux ont blanchi.... il est toujours triste et sombre... jusqu'à ses gens qui l'ont remarqué; vainement il cherche à sourire devant moi, vainement il me dit sans cesse qu'il est heureux et que mon amour lui suffit; il se ment à lui-même, et depuis nos dix années de mariage il s'est toujours menti; car je ne suis pas heureuse moi, et je lui tiens le même langage... je souffre moi aussi, je souffre pour lui, pour moi... pour mon enfant! Mon enfant... ma fille... craindre toujours auprès d'elle, redouter la question la plus innocente, trembler qu'un jour on ne place mon passé devant elle, oh! quel supplice, mon Dieu! et celui-là est de toutes les heures, de tous les instants... oh! que ne suis-je seule au monde, sans mari, sans enfant... oh! je la braverais cette opinion qui me tue, je l'affronterais ce mépris qu'on me jette; mais ma fille et lui, lui surtout que je vois se flétrir tous les jours... oh! mon Dieu, mon Dieu, je suis bien malheureuse !...

(Elle pleure.)

SCÈNE II.

ALLARN, CÉLINE.

ALLARN.

Bonjour, ma chère filleule.

CÉLINE.

Ciel!.. (Essuyant rapidement ses yeux.) Bonjour, mon ami.

ALLARN.

Eh bien! me voilà moi, me voilà exact comme l'horloge de la Place Royale..... dix heures sonnent à l'instant..... nous sommes comme ça au Marais.

CÉLINE.

Néri est allé chercher notre Emma; ils ne vont pas tarder à arriver.

ALLARN.

Ah! à la bonne heure. Mais qu'avez-vous donc ce matin, ma chère filleule... vous avez les yeux rouges, on dirait que vous avez pleuré.

CÉLINE.

Moi?... oh! vous vous trompez, je vous assure...

ALLARN.

Je me trompe, je me trompe... je ne suis pas myope... à mon âge, je lis encore sans lu-

Digitized by Google

nettes... et je vois bien... je parie deviner le motif de votre chagrin.

CÉLINE.

Mais je n'en ai pas, je vous jure...

ALLARN.

Vous avez le même motif que tout le monde; les ordonnances d'hier.

CÉLINE.

Quelles ordonnances?...

ALLARN.

Comment! vous ne savez pas? les ordonnances du 26 juillet... il paraît que c'est épouvantable, affreux, horrible, car je ne les ai pas lues; mais ce matin ça fait déja un bruit dans Paris... on ne parle que de ça, et on m'en a tellement parlé, que je n'y comprends rien du tout.

CÉLINE.

Oh! que peut m'importer pareille chose, à moi étrangère à tout.

ALLARN.

C'est vrai... Eh bien! alors, je connais la cause de votre tristesse... J'y suis... encore quelque imbécille, quelque sot qui sera venu vous répéter un propos tenu sur votre compte et sur celui de Néri.

CÉLINE.

Quel propos?

ALLARN.

Est-ce que je sais, moi? mais je ne comprends pas ces gens-là... ah! mon Dieu, je ne leur ressemble pas moi, et si je vous répétais tout ce que j'entends dire...

CÉLINE.

Quoi donc, mon ami?

ALLARN.

Par exemple, pas plus tard que ce matin, en traversant la place Royale pour me rendre ici, j'ai rencontré un groupe de bons rentiers comme moi qui causaient au soleil et parlaient de vous et de mon filleul.

CÉLINE.

De nous?..

ALLARN.

Sans doute... «C'est une folie qu'a faite là monsieur Néri, disait l'un, d'épouser cette femme; —Elle s'est si mal conduite avant son mariage, disait l'autre: ça lui enlève toute espèce de considération, ce sont des gens à ne plus voir.» Eh bien! j'aimerais mieux me couper la langue vingt fois que de venir vous redire tout ça... à quoi ça sert-il?... il faut être stupide pour venir répéter de pareilles choses...

CÉLINE.

Quoi! monsieur, après dix ans de mariage, après dix ans d'une conduite pure et sans tache, on ose encore...

ALLARN.

C'est ce que je leur ai dit... je le leur ai dit avec un air qui les a fait reculer... Oh! c'est que je ne souffre pas qu'on vous attaque impunément devant moi. Messieurs, leur ai-je répondu, vous en parlez bien à votre aise, je voudrais vous y voir! Si madame Néri a quelque chose à se reprocher avant son mariage, ça ne vous regarde pas, ça ne regarde que son mari; de quoi vous mêlez-vous, je vous prie? Que peut-on lui reprocher depuis qu'elle est la femme de mon filleul? rien... eh bien! alors taisez-vous. Tenez, voulez-vous que je vous dise ma façon de penser? vous êtes tous de mauvaises langues; voilà mon sentiment sur vous. C'est ce que je leur ai dit, ma chère filleule.

CÉLINE, à part.

Oh! mon Dieu! même en me défendant on est forcé de m'accuser.

ALLARN.

C'est comme l'autre jour: j'ai rencontré dans une soirée madame la présidente de Rochemond; on est encore revenu là-dessus. Eh bien! ma chère filleule, croiriez-vous que sur cinquante personnes qui étaient présentes, pas une n'a pris votre défense, ni celle de Néri?... Mais j'étais là, moi, je me suis levé, j'ai parlé à-peu-près comme ce matin; eh bien! j'ai été le seul de mon avis; et c'est qu'il n'y a pas à dire, ils mettent un acharnement, une persistance... voilà dix ans que tout cela devrait être oublié; eh bien! pas du tout: vous vivriez cent ans qu'on en parlerait encore...

(Céline, qui pendant ce temps a manifesté sa souffrance, s'appuie sur un fauteuil et paraît sur le point de se trouver mal.)

ALLARN, la regardant.

Mais qu'avez-vous?...Comme vous êtes pâle!.. On dirait que vous allez vous trouver mal!...

CÉLINE.

Oh! c'est trop, c'est trop, monsieur! vous me tuez!

ALLARN.

Moi... moi, je vous... (A part.) Au fait, je commence à croire que j'ai fait une bêtise. (Haut.) Ma chère filleule, je ne sais comment vous exprimer...

EMMA, au dehors.

Maman... je veux voir maman.

CÉLINE.

C'est la voix de ma fille... Oh! par pitié, par grace, monsieur, pas un mot de tout cela devant elle et Néri, je vous en supplie...

ALLARN.

Mais je tiens à vous convaincre...

CÉLINE.

Oh! taisez-vous, taisez-vous, de grace! si elle vous entendait!... La voilà...

SCÈNE III.

EMMA, NÉRI, LES PRÉCÉDENTS.

EMMA, s'élançant.

Maman, maman!

Digitized by Google

CÉLINE, l'embrassant à plusieurs reprises.

Mon Emma, ma fille... C'est toi, toi, mon enfant... Oh! viens, viens que je t'embrasse encore...Voyez comme elle est belle! que de bonheur et d'innocence sur ce front!...C'est ma fille, monsieur!

ALLARN, à part.

Ma bêtise est plus grosse que je ne pensais.

NÉRI.

Enfin nous voilà réunis pour toujours, et rien ne pourra nous séparer désormais. Ma femme, mon enfant, mon ami : si ce n'est pas là qu'on peut trouver le bonheur, où réside-t-il?

EMMA.

Oh! moi, je suis si heureuse d'être auprès de vous et d'avoir quitté ma pension... car ce n'est pas très amusant la pension, à mon âge.

ALLARN.

A son âge? ne dirait-on pas que c'est une femme mariée qui sort du collége.

EMMA.

Et puis je verrai le monde ici.

CÉLINE.

Le monde!

EMMA.

Sans doute : on m'a dit que papa avait cinquante mille livres de rente; et avec cette fortune on est obligé de recevoir, de donner des soirées, des bals; n'est-ce pas, papa, que tu en donneras?

NÉRI.

Oui, oui, ma fille... nous verrons.

CÉLINE, à part.

Quel supplice!... (Haut.) Emma, tu as tort de parler ainsi, tu affliges ton père.

EMMA.

Moi, maman, comment cela?

CÉLINE.

Nous étions en droit de supposer que ta première pensée était ta réunion avec nous, et que les bals et les fêtes ne trouveraient pas place à côté de ce qui devrait être le bonheur pour toi.

EMMA.

Oh! je te demande pardon, maman, si j'ai dit quelque chose qui ait pu te déplaire; pardon aussi, papa, je n'ai pas cru faire mal : c'est qu'à la pension on m'a tellement parlé de tout cela, on m'a dit que c'était si beau, si brillant, le monde, et que j'étais si heureuse d'être la fille d'un homme riche...

NÉRI.

Oui, mon enfant, tu as raison, ton cœur de quinze ans bondit à l'idée d'une parure, d'une fête, d'un bal; c'est si naturel... Nous en reparlerons, nous chercherons à te donner tous les plaisirs de ton âge.

ALLARN.

Dis-moi, mon cher filleul, viens ici que je te parle : Quelle est ton opinion sur les ordonnances d'hier?

NÉRI.

Oh! je vous en prie, mon cher ami, ne parlons pas de choses aussi affligeantes; laissez-moi oublier aujourd'hui les malheurs qui menacent notre pays... aujourd'hui est un jour de bonheur pour moi, puisque je reçois ma fille; autrefois j'aurais été ému, indigné qu'on osât attenter aussi indignement à nos droits, comme quelques amis que j'ai rencontré et qui projetaient les plus belles choses du monde : mais maintenant, tranquille, retiré, ne voyant personne, je me concentre tout entier dans mon bonheur domestique, et n'ai que de l'égoïsme pour le reste.

ALLARN.

Et tu fais bien! (A part.) Il paraît que c'est le malheur du pays, un attentat à nos droits!.. Eh bien! ils m'ont tous dit la même chose, et je n'y ai pas compris davantage. Au Marais nous sommes tous comme ça.

GUILLAUME, entrant.

Tous les pauvres que madame attendait sont arrivés : comme madame m'a prié de la prévenir...

CÉLINE.

Merci, mon bon Guillaume. Ma fille, viens avec moi; c'est un bonheur que je veux que tu partages : tous les jeudis nous ferons l'aumône; je veux que ce soit ton premier soin en entrant dans la maison.

EMMA.

Oh! de tout mon cœur, maman!

CÉLINE.

Venez aussi avec nous, mon ami; car Guillaume a quelque chose à dire à Néri.

NÉRI.

A moi?

CÉLINE.

Oui! et il n'osait pas te demander audience, mais je m'en suis chargée. (A part.) Il faut emmener Allarn à tout prix; il pourrait parler malgré lui peut-être, et Néri a assez de chagrin sans cela.

EMMA.

Sans adieu, papa. Tu ne m'embrasses pas?

NÉRI.

Si fait, ma fille.

(Il l'embrasse.)

ALLARN.

Il faut pourtant que je trouve le moment de me disculper auprès de ma filleule... Ce que j'ai dit me pèse terriblement.

CÉLINE, à Allarn.

Venez donc, mon ami.

ALLARN.

Je vous suis, je vous suis, ma chère filleule. (A Néri.) Je ne te dis pas bonjour, car probablement je viendrai te dire bonsoir.

(Ils sortent.)

Digitized by Google

SCÈNE IV.

NÉRI, GUILLAUME.

NÉRI, s'asseyant, à part.

Oh! que cette enfant m'a fait de mal!.. Céline aussi souffrait comme moi... Oh! ce collier que M. de Gravezende a volé, et pour lequel Céline a failli être condamnée, j'ai pu le racheter; enfin le voilà! (Il le sort de sa poche et le met dans un tiroir.) Il faut qu'il reste dans les archives de la famille, et que j'en pare sa fille le jour de son mariage. (Guillaume tousse à plusieurs reprises; Néri se retournant.) Ah! Guillaume, j'allais oublier; eh bien, mon bon Guillaume, qu'as-tu à me dire?

GUILLAUME.

Je voudrais vous consulter sur une affaire.

NÉRI.

Diable!... Eh bien, mon ami, assieds-toi sur le fauteuil que tu tiens, et parle.

GUILLAUME.

Oh! je n'oserai jamais.

NÉRI.

C'est ainsi que j'écoute toujours mes clients. Voyons.

GUILLAUME.

Puisque vous l'exigez... (Il s'assied.) Monsieur, vous allez me gronder.

NÉRI.

Pourquoi cela? D'ailleurs je ne t'en aimerai pas moins après.

GUILLAUME.

Monsieur, j'ai bientôt trente ans..

NÉRI.

Quatorze que tu me sers.

GUILLAUME.

Monsieur a de la mémoire.

NÉRI.

La date des bons services ne s'efface jamais.

GUILLAUME.

Monsieur me flatte.

NÉRI.

Parle donc.

GUILLAUME.

Monsieur, je me marie, avec votre permission... Le mot est lâché.

NÉRI.

Je t'approuve, si ton choix est bon.

GUILLAUME.

S'il est bon comme vous dites, mais il est double.

NÉRI.

Comment double?... Épouserais-tu deux femmes?...

GUILLAUME.

Non, monsieur, mais elles prétendent toutes à m'épouser.

NÉRI.

Et tu veux un conseil pour te décider.

GUILLAUME.

Tout juste, monsieur.

NÉRI.

Ne te marie pas, si tu n'aimes ni l'une ni l'autre.

GUILLAUME.

Mais au contraire, je veux en me mariant une femme jolie, si cela se peut; bonne, cela se rencontre; je desirerais avoir du repos, de l'aisance... là, du bien-être, ce sont deux avantages bien précieux; les obtenir ensemble, c'est beau, mais ce n'est pas fait pour nous: la lingère est riche, mais elle est lingère; la cuisinière est fidèle, mais elle est pauvre: voilà le point de l'affaire.

NÉRI.

Je ne comprends pas un mot à ce que tu dis; ne t'embrouille pas, non ami; fais comme si tu parlais au palefrenier de la maison.

GUILLAUME.

Oui, monsieur. Vous savez que madame a une lingère.

NÉRI.

Après.

GUILLAUME.

Eh bien! elle m'aime, puis je l'aime aussi; mais elle a été vue au Luxembourg avec le chasseur de l'ambassadeur d'Espagne; elle a eu, au dernier feu d'artifice, comme qui dirait une intrigue avec le chef des cuisines du nonce, elle se frotte aux puissances. Mon mariage avec elle ferait parler; tous les domestiques me montreraient au doigt; on en taloche bien un, deux, trois si vous voulez; mais le quatrième vous assomme; allez donc vous faire assommer tous les huit jours: et pourtant elle a mille écus à la caisse d'épargnes. L'autre, la cuisinière, c'est la fleur des bonnes filles; elle est jolie, bonne travailleuse; depuis six ans qu'elle est dans la même maison il n'y a pas le plus petit mot à dire sur son compte, et vous savez si l'on est bavard dans la rue de Braque au Marais; mais ça n'a pas un rouge liard au soleil: mariez-vous!... avec celle-là je serais respecté mais gueux; avec la première je serais riche, mais aussi je serais....

NÉRI.

Qu'est-on?... Que serait-elle si elle s'était bien conduite avec toi depuis ton mariage?

GUILLAUME.

Vous m'effrayez, monsieur, qu'est-on?.. on est montré au doigt... N'est-ce rien?

NÉRI.

Est-ce que les domestiques ont aussi leur opinion?

GUILLAUME.

Monsieur, on a des amis, quoique domestique; on a un vieux père; le dimanche, on aime à lui présenter sa femme.

NÉRI.

Pardon, mon ami... je t'ai offensé... Mais, vois-tu, c'est l'intérêt que je te porte qui m'a fait parler un peu injustement de ceux de ton

Digitized by Google

rang, et de leur opinion que tu comptes pour quelque chose en te mariant. Je t'ai vu si disposé à épouser la lingère, que je voulais te conseiller de suivre ton goût sans t'occuper de ce qu'on dira.

GUILLAUME.

Vous m'engagez donc à lui donner la préférence sur la cuisinière de la rue de Braque, au Marais?

NÉRI.

Malheureux! sais-tu où te conduirait ce mépris pour l'opinion, puisqu'elle existe partout cette fatale opinion : dans la famille du bourreau même? Elle te conduirait, avec le cœur le plus élevé, l'esprit le plus fort, à te jeter vingt fois par jour à la rivière. Admettons qu'elle soit vertueuse, très vertueuse, ta femme : depuis le jour où elle aura déposé sa chaussure au pied de ton alcôve, eh bien! comme tu l'as dit tout-à-l'heure avec ton bon sens, tes amis les meilleurs fuiront le seuil de ta porte; si quelques uns entrent dans ta maison, ils y apporteront avec eux, malgré eux, le souvenir du passé de ta femme; ils la respecteront avec hypocrisie, ils la séduiront sans remords; et, comme tu l'as dit encore, ton père, ta vieille mère lui refuseront l'ombre de leurs cheveux blancs; ils cacheront sous la nappe le pain de l'hospitalité quand elle paraîtra... Ainsi, pour toi plus d'amis, plus de parents; toi seul sois content, si l'on peut l'être à ce prix; sois malade, toi seul meurs. Il n'y aura pas une larme pour ta veuve; on dira ce qu'elle fut, et tu lui auras légué ta solitude.

GUILLAUME.

Vous m'épouvantez, monsieur; je me marie avec la cuisinière.

NÉRI.

Et cela n'est rien encore, mon bon Guillaume; un autre ennemi, mille fois plus cruel parcequ'il est invisible, t'assiégera partout où tu seras avec ta femme. Au théâtre, son nom prononcé par quelqu'un au hasard, dans la foule, te fera dresser les cheveux; tu croiras que ce nom, qui appartient à mille autres, est un appel, qu'il est le témoignage de quelque liaison qu'elle t'aura cachée; un regard, un simple regard trop expressif adressé à ta compagne te plongera dans mille conjectures, dont la moindre te poussera à aller demander raison de ce regard que ta femme n'aura pas même aperçu!... elle que tu poignarderais à l'instant même. Ainsi ta vie tiendra d'un bout à l'homicide, de l'autre au ridicule, et cela partout, dans la rue, la fascination maudite te montrera des rivaux imaginaires. Heureux celui qui te coudoiera par mégarde; tu penseras qu'il s'attribue le luxe innocent dont tu l'auras parée; qu'il se dira que c'est lui qui a acheté à ta femme son schall et ses boucles d'oreille; il se dira peut-être que tu l'entretiens, que tu es son amant; on aura cette pitié pour toi, on ne croira pas à ton mariage par respect pour ta famille; pour se dispenser de t'avilir, on te rendra méprisable; leur plus grande générosité n'ira pas plus loin. Alors, ne sachant plus où te cacher, tu rentreras chez toi le désespoir grondant dans ta poitrine. Crois-tu y trouver le repos?... Non; l'homme est ainsi fait que sa conscience se règle sur l'opinion qu'il méprise: s'il se fait de fer, l'opinion se fait marteau, elle l'écrase.

GUILLAUME.

Mais, monsieur...

NÉRI.

Et tous ces bruits dédaignés finiront par prendre une fatale consistance. Plus d'une fois tes pas soupçonneux épieront ta femme; te voilà devenu son geôlier, le beau rôle!... La nuit, accoudé sur ton oreiller, tu guetteras ses rêves... Est-ce vivre, dis-moi, Guillaume? Oh! plutôt mille fois la mort! Sois pauvre avec une femme sans reproche. Ces mille écus qu'on t'offre, jette-les; c'est du poison. Marie-toi avec l'autre, avec celle qui n'a rien, mais qui a tout un passé sans tache. Mille écus te rendront heureux, je te les donne.

GUILLAUME.

A moi, monsieur, à moi mille écus! vous me les donnez, et j'épouserai ma cuisinière... Oh! tenez, tout cela m'attendrit à un point... et puis, ce que vous venez de dire m'a tellement ému... Si je ne vous savais le plus heureux des hommes, je vous croirais le plus infortuné... Je crois que je pleure malgré moi, monsieur... Mais vous n'êtes pas malheureux, n'est-ce pas?...

NÉRI.

Moi, malheureux!... Mais toi, qui me vois chaque jour, tu sais si je le suis : mon ménage est un paradis. Si une ombre de tristesse court quelquefois sur mes traits, c'est que j'apporte peut-être un peu trop les inquiétudes du dehors dans le calme domestique. Vois ma Céline, bonne autant que belle, un peu sauvage peut-être; mais c'est qu'elle n'aime pas le monde. Ma fille, mon Emma est un ange. Avec toutes les apparences du chagrin, il n'y a personne au fond aussi content que moi.

GUILLAUME.

Il faut vous croire, monsieur. En attendant, merci mille fois de vos conseils et de vos mille écus; et puisque notre conférence est finie, il faut que je vous donne maintenant vos journaux et vos lettres de ce matin.

NÉRI, examinant un papier.

Voici une écriture que je ne reconnais pas... (Il décachète la lettre.) Que vois-je? il serait possible?... Oh! je me trompe, sans doute... Non, c'est bien à moi... voilà bien mon nom. Sais-tu ce que porte cette lettre, Guillaume?

Digitized by Google

GUILLAUME.

Une bonne nouvelle, monsieur; je vous ai porté bonheur.

NÉRI.

Une invitation pour le bal que donne ce soir le fils de M. le procureur-général; il n'a pas oublié son ancien ami de collége. C'est juste, il se marie.

GUILLAUME.

Eh bien! monsieur, il faut y aller.

NÉRI.

Oui, cette attention me ravit. Excellent Eugène! celui-là se souvient toujours de moi. C'est une chose singulière, Guillaume, tous ces amis de collége qu'on a laissés un beau jour de récréation, et qu'on retrouve douze ou quinze ans plus tard, négocians, généraux, évêques... Dois-je accepter son invitation? Oh! certes, eussé-je rompu avec tous les sentiments du passé, ne mériterait-il pas une exception, celui qui fut de moitié dans ma vie d'enfance? Et puis je veux revoir le monde.

GUILLAUME.

Vous avez bien raison, monsieur. Je vais faire préparer la voiture; c'est moi qui la conduirai.

(Il sort.)

SCÈNE V.

NÉRI, seul.

Oui, j'ai besoin de revoir le monde, ne fût-ce que dans un coin, à travers un masque; prendre part, ne fût-ce que pour un instant, à cette agitation qui vous ramène à vingt ans; se sentir emporté comme autrefois à travers les heures de la nuit; aimer toutes les femmes de cet amour des anges qui vous occupe sans infidélité et vous laisse sans remords; retrouver des ames d'enfance réunies dans la trève d'une fête! Joies de l'ame, soyez-moi rendues ou je me meurs! Oui, j'irai à ce bal.. j'irai... Mais j'y pense... il me semble... Céline, Emma, il n'est pas question d'elles dans cette lettre. Oh! non, cela n'est pas possible... Eugène n'aurait pas voulu m'affliger à ce point... Je m'abuse sans doute... l'éblouissement de mon esprit a peut-être passé dans mon ame... Relisons cette invitation. Oh! je n'ose, je tremble... allons, il le faut... (Il relit la lettre.) Malédiction! rien... rien... pour elles; moi seul... j'avais bien lu... Les lâches! ils croient que j'irai seul!... moi, j'irais seul, tandis qu'elle versera des larmes silencieuses, en comptant les heures, les minutes de mon absence! Non! non!... depuis dix ans je n'ai pas impunément refusé ma présence à vos fêtes; depuis dix ans je suis habitué à ne vivre, à ne respirer qu'ici; elle et moi étouffons; notre fille languit déja: nous mourrons dans ce tombeau... N'importe, tous trois nous resterons inséparables dans notre contrat de fierté. Eugène, mon meilleur, mon plus vieil ami, m'insulter ainsi! que ne se dispensait-il de m'inviter! on se fait à l'oubli, jamais à l'affront. Oh! qu'ils méritent bien que je les punisse ceux qui lui ont donné cet exécrable conseil!... des femmes, sans doute; car il n'y a que des femmes impitoyables pour des femmes: mais elles en seront punies; oui, elles en seront punies... j'irai à ce bal, à ce mariage, à cette fête, non pas seul, mais avec ma femme et sa fille. C'est décidé; tout ceci me lasse. Je rentrerai dans la société; c'est au plus fort... elles et moi, et non moi sans elles... Mais que dis-je? insensé!... traîner ma femme au poteau du monde, la jeter à la calomnie, à l'insulte! oh! non, non, je ne pourrai jamais!... Et pourtant si je n'y vais pas, ils me croiront vaincu! Si j'y vais sans elles, ils riront de ma faiblesse et de ma honte. Oh! que faire, mon Dieu! que faire? par-tout humiliation et malheur! par-tout cette opinion terrible qui se dresse pour m'anéantir!

(Il tombe dans un fauteuil, la tête dans ses mains.)

SCÈNE VI.

CÉLINE, NÉRI.

CÉLINE.

Qu'avez-vous, mon ami? vous êtes pâle, agité?... Oh mon Dieu! pourquoi ne m'avez-vous pas fait appeler?

NÉRI.

Ce n'est rien... la chaleur de la pièce...

CÉLINE.

Je vais ouvrir.

NÉRI.

C'est inutile, mon amie, je me sens mieux; venez là, près de moi.

CÉLINE, assise près de lui.

Quelle nouvelle fâcheuse vous a-t-on apprise?

NÉRI.

Aucune.

CÉLINE.

Pourquoi me le cacher? vos chagrins, vos tourments, ne sont-ils pas les miens? mon bonheur n'est-il pas dans le vôtre, comme mon repos?

NÉRI.

Mais l'avez-vous trouvé ce repos, Céline?

CÉLINE.

Si je vous adressais la même question, que me répondriez-vous?...

NÉRI.

Que dix ans de constance dans mes maximes, que dix ans d'application sévère m'ont habitué à un bonheur difficile là où d'autres, j'en conviens, eussent langui dans les tourmens de la contrainte.

Digitized by Google

CÉLINE.

Mon ami, vous vous abusez, ce n'est pas là le bonheur; je souffre à penser que c'est moi qui vous ai isolé d'une sphère d'activité loin de laquelle il n'est donné qu'à de rares conceptions de se maintenir. Vos passions sont trop ardentes, vous méprisez trop l'opinion pour ne pas y penser toujours; chacun de vos triomphes sur elle est une perte de votre énergie; le jour où vous croirez l'avoir vaincue, elle vous aura tué.

NÉRI.

Pourquoi si mal interpréter le calme dont je commence à jouir? Il m'en a coûté sans doute pour me détacher de ces prétendues liaisons de famille, d'amitié, qui sont les sillons de l'existence; mais depuis long-temps la trace en est perdue : ne m'avez-vous pas tenu lieu de tout ?

CÉLINE, soupirant.

Mais que de luttes n'avez-vous pas eu à soutenir?... Le bonheur qui coûte tant, mon ami, arrive bien tard.

NÉRI.

Au lieu de m'encourager, si vous me croyez abattu, pourquoi me tenir un langage si peu consolant? Nous devrions voyager, mon amie : ce n'est pas mon ame qui souffre, c'est mon corps. L'Italie, l'Angleterre, l'Espagne, ont des distractions à nous offrir : arrêtons un choix, Céline, et partons. Les langues de ces pays nous sont familières à tous deux : allons vivre un an à l'étranger... toujours, si vous voulez.

CÉLINE.

Partons pour l'Angleterre, patrie de la liberté; là le passé d'une femme n'y est jamais interrogé, et le mari d'une actrice n'en est pas moins membre de la Chambre haute.

NÉRI.

Lâcheté! lâcheté! de céder après une si belle résistance. Je vous ai proposé de voyager, non pour fuir devant l'opinion, mais pour rasseoir mes facultés altérées. Fuir devant elle!... En Angleterre, en Italie, par-tout je retrouverais la France; ma retraite me retracerait chaque jour ma défaite. Je ne suis pas vaincu, je ne veux pas l'être; oh! vous ranimez ce qui allait mourir dans mon cœur! Oui, je veux affronter ce monde qui nous déchire de loin et qui n'osera murmurer devant nous; je veux, enfin, étreindre cette opinion invisible et l'étouffer dans mes bras!

SCÈNE VII.

EMMA, LES PRÉCÉDENTS.

EMMA, accourant.

Maman! maman! une belle dame qui quête pour les pauvres avec une bourse toute brodée d'or.

NÉRI.

Où est-elle?

EMMA.

Elle est là; papa, elle demande à te parler.

NÉRI.

Qu'elle entre. Désormais ma porte est ouverte à tout le monde; tout le monde peut pénétrer ici.

(Amélie entre.)

NÉRI et CÉLINE, à part.

Madame de Rochemond

AMÉLIE.

Monsieur Néri! mais où suis-je donc?... j'ignorais...

NÉRI.

Vous êtes chez moi, madame, et chez madame Néri.

AMÉLIE.

Je croyais être chez M. de Rochegude; et, puisque je me suis trompée...

NÉRI.

En effet, M. de Rochegude habite dans la maison; mais n'importe, madame, nous savons le motif qui vous amène, et nous ne sommes pas parias de la société à ce point que notre or pèse moins dans la balance que celui des autres, pour secourir les pauvres : remplissez donc votre mission, madame, nous allons remplir la nôtre.

AMÉLIE.

Je n'ai pas de mission ici, monsieur : je ne reçois l'aumône que de ceux que je connais et estime; et...

NÉRI.

N'achevez pas, madame : vous ne parlez pas de moi seul; il y a ici une femme que depuis dix ans j'ai fait respecter, et que vous respecterez à votre tour.

CÉLINE, bas.

Mon ami... notre fille est là.

NÉRI.

Emma.... laisse-nous, mon enfant.... laisse-nous...

EMMA.

Volontiers, papa... Qu'est-ce que cela veut dire?

(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

AMÉLIE, CÉLINE, NÉRI.

NÉRI.

Maintenant, madame, vous pouvez tout dire, notre enfant n'est plus là : vous pouvez contempler à loisir le bonheur, le repos, peints sur nos traits! malgré le monde, malgré votre famille, malgré vous, le calme est dans notre ménage; nous sommes heureux, madame, très heureux. Voilà la seule vengeance que je veux tirer de vous aujourd'hui.

Digitized by Google

AMÉLIE.

Que m'importe, monsieur, ou votre bonheur ou vos tourments! depuis dix ans, croyez-vous que nous n'ayons eu autre chose à faire que de nous occuper de vous! nous avons bien voulu oublier jusqu'à votre nom; et si parfois il a été prononcé dans notre famille, cela a été avec indifférence, et comme celui d'un étranger qu'on ne se rappellerait pas avoir connu.

NÉRI.

C'est bien, c'est bien, madame; continuez à nous honorer de cette indifférence, que nous bénissons, et prenez garde surtout qu'au premier mot...

AMÉLIE.

Des menaces!... Vous profitez bien brutalement, monsieur, du hasard qui m'a conduite ici : j'y venais accomplir une mission de bienfaisance.

NÉRI.

Oui, une mission de bienfaisance au grand jour : une élégante parure, des valets qui vous suivent, un équipage qui vous entraîne et éclabousse en passant le pauvre qui mendie... tout l'éclat de cette bienfaisance qui écrase le pauvre et le fait rougir.

CÉLINE.

Mon ami...

NÉRI.

Nous faisons l'aumône autrement, madame; et plus de vingt pauvres ont été secourus ce matin même dans cette maison, sans bruit et sans éclat.

AMÉLIE.

Oui, vous n'avez sans doute pas ouvert la porte cochère pour les faire entrer, ils sont venus par la porte secrète; vous avez usé de mystère pour cela; mais vous avez grand soin de m'en instruire, et je ne suis pas la seule à laquelle vous le disiez, sans doute.

NÉRI.

Madame!...

AMÉLIE.

Oh! pas de colère, monsieur, vous seriez capable d'oublier que je suis chez vous, dans votre ménage si heureux : le bonheur en effet éclate ici de toutes parts; une enfant que l'on force à ce retirer pour qu'elle n'entende pas ce que peut dire une personne qui entre chez vous par hasard; une femme qui, comme vous le disiez, porte sur ses traits le calme dont elle jouit, et qui est prête à pleurer.... de bonheur, sans doute; enfin, vous, monsieur, qui dans ce moment...

NÉRI.

Cessez, madame, cessez une telle raillerie! ou je ne serai plus maître de moi....

CÉLINE.

Mon ami, je vous en supplie!

AMÉLIE.

Laissez, laissez agir; monsieur, je suis seule, sans défense; rien ne pourra l'arrêter.

NÉRI.

Fussiez-vous entourée de toute cette société que je méprise et à laquelle j'ai refusé ma présence!...

AMÉLIE.

Je n'ai pas cela à craindre, monsieur; nous ne nous rencontrerons jamais dans le monde, dans ce monde auquel vous refusez votre présence, et qui à son tour vous refuse asile.

NÉRI.

Madame, nous nous y verrons face à face, plutôt que vous ne pensez, peut-être.

AMÉLIE.

Non, monsieur, je n'aurai pas cet honneur; les portes du monde se sont refermées sur vous pour jamais; votre nom est rayé de son livre, et le plus grand bienfait qu'il puisse vous accorder, c'est l'oubli: c'est aussi la seule preuve de pitié que je vous jette à tous deux en quittant votre maison.

ALLARN, arrivant aux derniers mots.

Qu'est ce que cela veut dire?

NÉRI.

Sortez, madame, sortez; il y a dix ans, j'ai chassé votre gendre d'ici, et maintenant...

AMÉLIE.

Vous ne me chasserez pas, monsieur, je me retire.

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

ALLARN, CÉLINE, NÉRI.

NÉRI.

Oh! quelle insolente raillerie! et c'est une femme!

ALLARN.

Laisse-la dire; parbleu! on en dit bien d'autres.

CÉLINE.

Monsieur Allarn!

ALLARN, à part.

Oh! c'est vrai, j'allais faire encore une bêtise... nous sommes comme ça au Marais.

NÉRI.

Madame, vous et votre fille, parez-vous de vos plus riches habits, mettez tout votre art à paraître belles et heureuses.

CÉLINE.

Mon ami, que voulez-vous faire?

NÉRI.

Nous allons au bal, Céline.

CÉLINE.

Votre tête se perd.

ALLARN.

J'en ai peur.

NÉRI.

A un mariage.

CÉLINE.

Nous?

Digitized by Google

ALLARN.

Vous?

NÉRI.

Chez le fils de M. le procureur-général: toute l'aristocratie du barreau et de la cour y sera, toutes les femmes honnêtes; même madame de Rochemond.

ALLARN.

La présidente. C'est méchant, cela.

CÉLINE.

Quelle cruelle raillerie!

NÉRI.

Sur mon âme, je vous le jure, nous allons au bal, au mariage, à la fête; lisez cette lettre d'invitation.

CÉLINE.

Mon nom n'y est pas, mon ami.

NÉRI.

Oh! vous comprenez maintenant pourquoi je veux que vous y alliez.

ALLARN.

Moi, je ne comprends pas.

CÉLINE.

Jamais!

NÉRI.

Obéissez. C'est la première fois que je commande, ce sera la dernière; mais obéissez, je le veux.

ALLARN.

Mais écoute donc, mon ami, mon cher filleul...

NÉRI.

C'est décidé, j'ai tout calculé.

SCÈNE X.

EMMA, LES PRÉCÉDENTS.

EMMA.

Maman, vois les jolies tablettes que j'ai trouvées dans l'escalier; sont-elles à toi?

CÉLINE.

Non, mon enfant; je ne sais à qui elles peuvent appartenir. (Fouillant dans les tablettes, elle en tire une lettre qu'elle parcourt rapidement.) Ciel! tais-toi, tais-toi, ma fille... il faut que ton père ignore...

(Elle cache les tablettes.)

NÉRI.

Eh bien! madame, eh bien?

CÉLINE.

Vous le voulez, Néri?... Néri, qu'allons-nous faire? Vous n'avez tant de sévérité pour moi que parceque vous avez beaucoup de justice et d'amour. (Elle lui prend la main.) Oui, serrons-nous la main, comme l'eussent fait autrefois deux martyrs avant de poser la tête sur le billot! Soyez tranquille, mon ami, je serai belle; et toi aussi, ma fille, nous allons au bal.

EMMA.

Au bal! quel bonheur!

ALLARN.

J'y viens avec vous; je vais mettre ma culotte courte et mes bas de soie.

NÉRI, appelant.

Guillaume!... (Guillaume paraît.) A neuf heures, la voiture au bas de l'escalier.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente des salons du bal.

SCÈNE I.

(Au lever du rideau le bal a déja commencé; on entend l'orchestre qui joue des contredanses dans la salle voisine. Les invités vont et viennent. M. et madame de La Soiserie sont en scène et reçoivent les arrivants. Un domestique, placé au fond, annonce tous les arrivants qui restent dans le premier salon ou ne font que traverser la scène pour aller dans l'autre.)

UN DOMESTIQUE.

M. Felzac, conseiller à la cour des comptes, et madame son épouse.

(M. et madame Felzac entrent et sont reçus par M. et madame de La Soiserie; il en est de même de toutes les personnes qu'annonce le domestique.)

LE DOMESTIQUE.

M. Jorrey, premier avocat-général; M. Amyot, conseiller à la cour royale, et madame son épouse; M. Dauguin, juge d'instruction, et madame son épouse; M. Fezensac, avocat à la cour royale; M. le président de Rochemond et madame son épouse; M. le vicomte et madame la vicomtesse de Gravezende.

SCÈNE II.

LE PRÉSIDENT, AMÉLIE, ALFRED, ROSEMONDE, LA SOISERIE, INVITÉS.

LA SOISERIE, à Amélie.

Soyez la bien arrivée, belle dame; je ne désespérais pas encore, mais je commençais à craindre.

AMÉLIE.

J'ai fait tant de courses aujourd'hui pour mon bureau de charité, et j'étais si fatiguée ce soir...

LA SOISERIE.

Je vous ai double obligation d'être venue. Permettez-moi de vous présenter madame de

Digitized by Google

La Soiserie. (Madame de La Soiserie salue. — Bas à Amélie.) Excusez-la, elle est un peu timide.

LE DOMESTIQUE.

M. Chiffart, greffier en chef de la cour.

LE PRÉSIDENT, à madame de La Soiserie.

Que de monde dans les autres salons! La réunion paraît fort brillante. (Madame de La Soiserie salue.)

LA SOISERIE, au président.

Excusez-la, elle est un peu timide.

AMÉLIE.

Pas de toilettes remarquables. Je crois que nous sommes les mieux.

ALFRED.

Incomparablement.... (Bas à Amélie.) Vous surtout, vous êtes ravissante.

LA SOISERIE.

Eh bien! mon cher président, nous sommes enfin arrivés. Et les ordonnances...

LE PRÉSIDENT.

Je suis dans le ravissement... Mais, dites-moi, on m'a inquiété ce matin. J'ai entendu chuchoter au Palais parmi les jeunes avocats.

LA SOISERIE.

Soyez tranquille, toutes les précautions sont bien prises.

AMÉLIE.

Cela passera comme une lettre à la poste...

ROSEMONDE, à madame de La Soiserie.

On dirait, en voyant ces messieurs, une rentrée des cours après les vacances; et c'est à qui se montrera plus aimable, du civil ou du criminel.

LA SOISERIE, bas à Rosemonde.

Excusez-la, elle est un peu timide.

ALFRED.

Et d'ailleurs, s'il faut lutter, nous sommes là, nous autres jeunes gens.

LE DOMESTIQUE.

M. Allarn.

SCÈNE III.

ALLARN, LES PRÉCÉDENTS.

AMÉLIE, à part.

Monsieur Allarn! Je ne m'attendais pas à le rencontrer ici.

ALLARN.

Monsieur le comte, je suis on ne peut plus flatté de votre aimable invitation, à moi, simple rentier et bon bourgeois du Marais; et je me suis empressé...

LA SOISERIE.

Vous êtes trop bon, monsieur; et je suis moi-même ravi... (A part, à Gravezende.) Quel est ce monsieur?...

ALFRED, de même.

Comment, vous ne le connaissez pas?

LA SOISERIE, de même.

Ma foi, non. J'ai fait six cents invitations comme celle-là, les listes électorales à la main.

ALFRED, à part.

Est-ce qu'il vise déja à la députation?

ALLARN.

M. le président, mesdames, j'ai bien l'honneur... (A part.) Céline a voulu que je vinsse avant elle pour sonder le terrain... Je suis parfaitement tombé...

ALFRED.

Je ne me trompe pas... Monsieur est toujours le parrain de M. Néri.

ALLARN.

Oui, monsieur; je n'ai pas cessé de l'être depuis le jour où je vous l'ai dit. (A part.) Attrape.

LE PRÉSIDENT.

Il fallait plus de liberté au pouvoir. C'est lui qui était enchaîné, et non le peuple... Aussi les mécontents...

ALFRED.

Je n'en ai pas vu un seul; je n'ai rencontré que des figures riantes aujourd'hui. (A Allarn.) Et vous, monsieur?

ALLARN.

Moi... oh! moi, j'en ai vu de toutes les couleurs; et même je dois dire que dans le nombre il y en avait de fort tristes, de fort irrités, de furieux même.

ALFRED.

Il fallait nous les amener, nous les aurions convaincus.

ALLARN.

Dites-moi, messieurs, vous qui paraissez bien instruits sur la chose, croyez-vous qu'on supprime les rentiers?...

LA SOISERIE.

Allons donc! cette classe est trop utile et trop intéressante... Doubler leurs rentes, à la bonne heure...

ALLARN.

Diable! vous croyez que l'intention du gouvernement... (A part.) Ceci mérite réflexion....

ALFRED, à madame de La Soiserie.

Madame me fera-t-elle l'honneur de danser la première contredanse avec moi?... (Madame de La Soiserie salue.)

LA SOISERIE, bas à Alfred.

Excusez-la, elle est fort timide.

ALLARN.

Comment, c'est là madame la comtesse de La Soiserie.. Madame, daignez agréer mes vœux et mes hommages; j'ai vu bien des mariées dans ma vie, mais aucune n'était couverte d'aussi beaux diamants.

(Madame de La Soiserie salue.)

LA SOISERIE, bas à Allarn.

Excusez-la, elle est extrêmement timide.

ALLARN.

Elle salue fort bien.

LA SOISERIE, à Amélie.

Madame me fera-t-elle aussi l'honneur de danser avec moi?

Digitized by Google

AMÉLIE.

Très volontiers, monsieur le comte.

LA SOISERIE.

Quant à vous, mon cher président, la table de wisth vous réclame ; je sais que c'est votre habitude de tous les soirs... (A Allarn.) Oh! monsieur joue sans doute aussi le wisth.

ALLARN.

Non, monsieur le comte; en fait de jeux de cartes, je ne joue que le cent de piquet du curé... nous sommes comme ça au Marais.

(Ici la musique répond dans les salons voisins.)

ALFRED, à madame de La Soiserie.

Voici le signal, madame; voulez-vous me donner la main?

(Madame de La Soiserie salue et donne la main.)

ALLARN, à part.

Cette femme doit être violemment enrhumée pour rester ainsi sans parler.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur et madame Néri, et mademoiselle Emma, leur fille.

(En ce moment Alfred et madame de La Soiserie sortent.)

ALLARN, à part.

Les voilà!...

(Il va au-devant d'eux et donne la main à Emma.)

AMÉLIE.

Néri et sa femme ici? qu'est-ce que tout cela veut dire?

LE PRÉSIDENT.

C'est de la dernière indécence!

ROSEMONDE.

C'est une insulte.

AMÉLIE.

Monsieur le président, j'espère que vous n'allez pas souffrir...

LE PRÉSIDENT.

Qu'est-ce que vous voulez dire?

AMÉLIE.

Et monsieur le comte qui les accueille!

(Pendant ce temps, La Soiserie est allé recevoir Néri et sa femme. Ces derniers traversent le salon suivis d'Allarn et d'Emma, et se rendent dans la pièce à côté. La Soiserie qui les a conduits revient en scène.)

SCÈNE IV.

AMÉLIE, LE PRÉSIDENT, DE LA SOISERIE, ROSEMONDE.

AMÉLIE.

Monsieur le comte connaît donc beaucoup M. Néri?

LA SOISERIE.

Oui, madame, c'est mon ami d'enfance, mon camarade de collège.

AMÉLIE.

Mais sa femme, sa femme, la connaissez-vous?

LA SOISERIE.

Sa femme!...

LE PRÉSIDENT.

Le père de monsieur le comte était déja procureur-général, lorsque nous avons jugé aux assises Céline dite la créole, accusée de vol de diamants... elle ne peut lui être inconnue.

LA SOISERIE.

En effet, je me rappelle cette affaire... mais madame Néri n'était pas invitée par moi.

AMÉLIE.

Et pourtant elle est venue.

LE PRÉSIDENT.

Elle est venue s'asseoir audacieusement à côté de nos femmes et de nos filles, elle qui il y a onze ans était dans la rue, il y a dix ans sur le banc du crime.

ROSEMONDE.

C'est à moi qu'elle fait la plus grande insulte, en reparaissant dans une réunion où elle savait me trouver... elle qui a l'insolente prétention d'avoir été ma rivale.

AMÉLIE.

Monsieur le comte, cette femme ne peut rester plus long-temps ici.

LA SOISERIE.

Madame, je sens comme vous l'inconvénient de sa présence; mais j'avoue que je ne sais comment y remédier.

AMÉLIE.

Il n'y a pas de termes moyens à employer avec elle... il faut chasser cette femme.

LA SOISERIE.

La chasser!... et Néri?....

AMÉLIE.

Monsieur Néri m'a défié ce matin lui-même, et j'avoue que je ne croyais guères qu'il accomplit sitôt sa menace. C'est au nom de la société tout entière que j'ai accepté son défi; et maintenant me fera-t-on mentir?

LA SOISERIE.

Mais je voudrais éviter autant que possible le scandale.

AMÉLIE.

Vous ne l'éviterez pas... il faut que cette femme sorte, ou toutes les femmes de votre bal sortiront. Monsieur, par pitié pour votre femme, pour votre mère, pour votre sœur, pour tous les honnêtes gens qui sont ici, commandez à ces personnes de sortir.

LA SOISERIE.

Mais, madame...

AMÉLIE.

Eh bien! d'autres personnes se chargeront de la commission, et ils seront chassés...Tenez, tenez, voyez déja dans les autres salons, les danses s'arrêtent... on murmure, on s'éloigne d'eux... l'affront va éclater...

Digitized by Google

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, ALFRED, puis NÉRI et ALLARN.

ALFRED.

Monsieur le comte, madame se trouve mal et va rentrer dans ses appartements.

LA SOISERIE.

J'y cours.

(Il sort.)

ALFRED.

La présence de cette femme a tout mis en rumeur.

AMÉLIE.

Je le savais bien.

ALFRED.

Néri ne sait quelle contenance tenir... où porter ses pas, à qui s'adresser... il parcourt les salons en silence, et chaque visage lui offre un dédain, une menace, un mépris.

AMÉLIE.

Notre vengeance commence... et sa femme, sa femme?..

ALFRED.

Assise dans un coin du salon avec sa fille, elle voit la foule s'écarter devant elle et sortir; bientôt elle sera seule...

AMÉLIE.

On vient de ce côté.

ALFRED.

Oui, c'est Néri lui-même... oh! voyez, voyez...

SCÈNE VI.

NÉRI, ALLARN; INVITÉS qui les suivent; LES PRÉCÉDENTS.

ALLARN.

Calme-toi, calme-toi... je t'assure que tu es dans une profonde erreur.

NÉRI.

Mais entendez-vous par derrière moi des paroles pleines d'outrage... je n'ose pas me retourner...

ALLARN.

Mais, mon cher filleul, les oreilles peuvent te tinter dans tout ce brouhaha...

NÉRI.

Mais n'avez-vous pas vu Céline!.. oh! que je voudrais venger son affront... mais on ne se venge pas contre des femmes, et de tous ces hommes qui m'entourent pas un n'est capable d'exposer sa poitrine à l'air nu.

AMÉLIE.

Il avait promis de m'affronter face-à-face au milieu du monde.... qu'il vienne donc, je l'attends.

ALFRED.

C'est moi qu'il cherche peut-être ... allons vers lui.

NÉRI.

Malheur au premier qui me touche, malheur!... fût-ce mon père!... (Prenant par le bras Alfred qui s'est approché de lui.) Monsieur, je vais sortir, et avec moi j'entraîne ma femme et sa fille. Ne vous fiez pas à ma pâleur, ce n'est pas de la honte, c'est de la rage. Oui, je vais sortir, il le faut; c'est un odieux sacrifice à l'opinion, je ne me croyais pas assez fort pour être aussi lâche; mais jamais l'aspect de ma femme, vous l'avez vue, monsieur, ne m'a si impérieusement commandé la résignation. Elle va mourir: ainsi je sors; mais je prétends sortir avec la gloire d'un mouvement volontaire. Pour donner le change à ce troupeau d'illustrations magistrales, j'ai besoin de déguiser ma fuite: dites à votre femme et à sa famille de se diriger vers la porte; je me mêle à ce groupe; et que la malédiction nous pousse dehors! avez-vous entendu?... marchez!...

ROSEMONDE.

Il menace mon mari, je crois?...

ALFRED.

Je n'ai pas toujours obéi dans ma vie à qui avait droit de commander, monsieur; croyez-vous que j'aie des ordres à recevoir de vous?...

LE PRÉSIDENT.

Ce scandale ne cessera donc pas?...

NÉRI.

Eh bien! monsieur, vous qui m'avez tant sollicité pour une rencontre, ne trouvez-vous pas l'injure assez grave et faut-il que je vous en fasse une autre?..

ALLARN.

Comment tout cela va-t-il finir?...

ALFRED.

Ce serait inutile maintenant, il est trop tard; il fallait accepter il y a dix ans; mais alors vous me fites une réponse que je vais vous faire aujourd'hui : consentiriez-vous à vous battre avec un homme sans honneur?...

NÉRI.

Monsieur, pas de paroles; marchez, ou je vous assassine!...

AMÉLIE, accourant.

Arrêtez, arrêtez, monsieur!

ALFRED.

Madame, c'est une affaire à vider entre nous.

AMÉLIE.

Entre vous?... c'est entre lui et la société qu'il y a combat à mort. Faut-il qu'une femme vous le dise, monsieur, la vôtre est ici de trop.

NÉRI.

Taisez-vous, taisez-vous, madame, j'aurais pitié d'enlever le rouge de votre visage au vent de ma main.

ALFRED.

Monsieur!...

AMÉLIE.

Cet homme n'était ici que pour insulter; il a

Digitized by Google

choisi un bal pour un carrefour. Encore une fois, monsieur, votre retraite ou la nôtre.

NÉRI.

Sortez, madame. A présent je reste, moi.

SCÈNE VII.

CÉLINE, EMMA, LES PRÉCÉDENTS.

ALLARN, à Céline.

Venez, venez calmer votre mari.

CÉLINE.

Mon ami, si vous m'aimez, contenez-vous.

NÉRI.

Il n'est plus temps, tout est connu.

CÉLINE.

Vous voulez donc ma mort?

ÉRI.

Et que faire de la vie?... Aidez-moi plutôt à me débarrasser de ce supplice d'esclave.

CÉLINE, à part.

Eh bien! oui, le moment est venu; il le faut... (Haut et remontant la scène.) Silence à la calomnie. J'ai entendu les propos qui m'ont assaillie à mon entrée; vous n'êtes pas compatissantes, mesdames, mais je vous pardonne, vous n'avez pas souffert. C'est moi qui vous demande aussi pardon pour ma fille dont la robe de fête a été si indignement froissée par vos mépris; c'est un enfant! ses quinze ans n'ont encore fait de mal à personne, elle ne jalouse aucune de vous; elle aime vos diamants et votre beauté : laissez-lui sa couronne d'innocence. L'opprobre de sa mère doit être sa dot?... Son éducation a été celle de vos filles... sa prière est aussi pure, et quand la nuit elle joint ses mains pour demander le pardon de ses parents, l'ange des ténèbres ne les sépare pas pour lui dire : « Tais-toi, ta mère est maudite!... » Pardon pour elle, mesdames; je n'abhorre point vos enfants, moi, que Dieu leur donne la grace et la sagesse!... Tenez, voyez mon Emma, comme elle est belle, et dites-moi si l'anathème a touché ce front?...

(Emma se jette dans les bras de Céline.)

LE PRÉSIDENT.

Mais à quoi bon de pareilles confidences, et que nous importe?...

NÉRI.

Écoutez-la, monsieur le président, écoutez cette femme: vous l'avez fait à la cour d'assises et c'était peut-être moins nécessaire qu'ici, car là-bas c'était le tribunal des hommes, et ici c'est le tribunal de l'opinion.

CÉLINE.

Et je réclame encore pour lui votre générosité, messieurs; monsieur Néri vous vaut : c'est un honnête homme, mais sa vertu n'a pas désarmé l'opinion; ne pouvant l'atteindre au dehors, elle l'a poursuivi sous le toit domestique, et là lui a demandé compte de ses affections; elle a cherché partout quelque chose à ronger; elle m'a trouvée dans un coin, et alors elle s'est écriée : «La voilà, il l'a épousée : tout ce qui croîtra sous son ombre sera frappé de mort. Mort à la femme déchue!...

AMÉLIE.

Une pareille scène est insupportable...

CÉLINE.

Écoutez-moi encore; vous sur-tout, madame, vous plus que les autres; j'ai tout fait pour obtenir votre miséricorde. Quand j'ai failli, je n'avais pas quinze ans, et à seize le repentir était déja dans mon ame. Dès-lors, j'ai couvert de remords la main d'un prêtre, nous avons pleuré ensemble et il a pardonné. Je suis descendue dans les hôpitaux où j'ai aspiré la fièvre sur la bouche des malades; partout j'ai laissé une portion de mon repentir et de ma fortune... et après, quand je suis allée demander aux uns et aux autres : « Mes soins et mes consolations sont-ils réprouvés de Dieu?... » ils m'ont répondu : « Soyez sauvée, vous qui sauvez. » Tous enfin ont pardonné : les pauvres, les captifs, les méchants; vous seuls, gens du monde, avez été impitoyables; vous seuls m'avez dit : « Passez, » avec un insolent mépris... Eh bien! tuez-moi, tuez-moi si vous voulez, mais laissez marcher à la clarté de la vie et de l'honneur cet homme, car il ne m'est rien; s'il a dit qu'il était mon mari, il a menti!

TOUS.

Qu'entends-je?...

ALLARN.

Que dit-elle?

NÉRI.

Vous n'êtes pas ma femme?

CÉLINE.

Non, monsieur, non, je ne suis pas votre femme; vos illusions de jeune homme, le temps, des promesses souvent engagées vous ont fait considérer comme accomplies des espérances peu sensées. Soyez blâmé pour avoir vécu avec moi sous les apparences sérieuses du mariage, mais ne souffrez pas qu'on vous accuse d'être mon mari... moi, votre femme? non, non; qui vous demande ce courage? je vous rends au monde et m'en retire; vous n'avez aucun droit sur moi, je ne suis pas votre femme. Place! laissez-moi sortir et ne me touchez pas, mesdames.

NÉRI.

Vous resterez, madame, vous resterez pour démentir ce que vous venez de dire. Vous avez cru par un aveu semblable me forcer à adopter votre mensonge; vous avez cru que je profiterais de votre générosité pour vous laisser immoler seule sur l'échafaud où nous sommes placés!... Il n'en sera pas ainsi : nous avons été unis par la loi, nous avons été unis religieuse-

Digitized by Google

ment sous les voûtes de Saint-Roch, et il y a ici des témoins de notre union. Tandis qu'au sein d'une modeste chapelle on prononçait notre mariage devant Dieu, un autre mariage avait lieu sous la nef principale. Le velours, l'or et la soie brillaient de toutes parts à cet autel, où de nobles armoiries étalaient la pauvreté de l'orgueil. En sortant de l'église, les deux cortéges se rencontrèrent, les deux couples échangèrent des regards indéfinissables... Le premier couple c'était vous et moi, le second c'était monsieur le vicomte de Gravezende et sa femme. Je les adjure de parler : dites, monsieur, dites, est-ce la vérité ?...

ALFRED.

Eh ! monsieur, de quel droit m'interrogez-vous? et par quelle obligation suis-je forcé de vous répondre ?... ce scandale ne vous suffit-il pas ?...

NÉRI.

Si j'en étais las, je l'aurais fait cesser d'un mot; car en venant à ce bal, où j'étais sûr de vous rencontrer, j'ai pris mes précautions, monsieur le vicomte; mais ce n'est pas encore votre tour.... Je veux qu'on sache que Céline est ma femme, ma femme légitime, l'épouse de mon choix et de mon cœur, et que si j'étais libre, je la préfèrerais à vous toutes, mes dames, qui êtes ici, depuis la plus coquette jusqu'à la plus vertueuse.... Je veux qu'on sache que je suis fier et heureux d'être son mari, de lui avoir donné mon nom, qu'elle a honoré par ses vertus; d'avoir reconnu sa fille, dont le front pur et blanc contraste si bien avec les vôtres, qui rougissent !... Oui, madame, je vous le dis pour la seconde fois, levez la tête, vous êtes innocente comme moi... Je vous ai dit ces mots quand vous êtes descendue du banc du crime où une infernale machination vous avait fait monter; je vous les répète encore en vous donnant la main pour monter à ce poteau où l'opinion nous cloue... Levez la tête, et affrontez-les avec moi, ces gens du monde sans entrailles, et qu'en un instant ils lisent plus de mépris dans nos yeux, que leur haine ne pourrait en amasser sur nous pendant toute leur vie....

AMÉLIE.

C'en est trop... Monsieur le président, souffrirez-vous qu'on insulte ainsi votre femme et votre fille ?.... Et vous tous, messieurs, qui restez immobiles et muets, ne chasserez-vous pas cet homme et cette femme !...

NÉRI.

Nous chasser !.... nous chasser !.... qui donc oserait porter sa main sur nous ?...

ALFRED.

Moi ! monsieur, moi ! au nom de tous ceux qui sont ici, au nom de cette société qui vous repousse et que vous êtes venu insulter !...

NÉRI.

Vous !... vous.... vicomte de Gravezende... Écoutez : vous avez refusé ici même le cartel que j'ai eu la faiblesse de vous offrir; je ne puis donc répondre à votre injure en croisant l'épée; mais, je vous l'ai dit, en venant ici j'ai pris mes précautions, et je porte sur moi des armes qui tuent plus sûrement que les vôtres... Vicomte de Gravezende, j'ai racheté le collier de diamants qui fut volé à votre tante. Ce collier pour lequel Céline a été traduite devant une cour d'assises, et acquittée.... je le mets entre nous deux.... le voilà.... (Il sort le collier de sa poche.) Vous n'oserez approcher maintenant; car la vue de ce collier vous aveugle et vous éblouit; la vue de ce collier vous cloue à votre place !...

CÉLINE.

Que faites-vous ?...

AMÉLIE.

Oh ! c'est trop de scandale !.. et puisque personne ici ne veut représenter le maître de la maison, qui ignore ce qui se passe, et dont l'absence se prolonge, je vais appeler nos gens...

CÉLINE.

Vous n'en ferez rien, madame... Vous cherchez en vain à armer les hommes contre les hommes; mais il n'y a ici de querelles et de scandale qu'entre moi et vous toutes, mesdames.

AMÉLIE.

Vous et nous !... que peut-il y avoir de commun entre nous ?...

CÉLINE.

La honte ! madame, la honte que vous m'avez jetée à la face, et que je vous rejette à mon tour !...

AMÉLIE.

Que dit cette femme ?...

CÉLINE.

Cette femme est lasse de vos injures à toutes; cette femme répond par la vérité à l'injustice et à la calomnie !.. Oui ! il y a ici, dans ces salons, deux jeunes femmes, dont l'une fut vertueuse et pure avant son mariage; l'autre, égarée par le malheur plutôt que par le vice : l'une répudia sa vertu quand elle ne fut plus libre; l'autre devint vertueuse du jour de son union : l'une abuse de son passé pour faire croire à son présent; le passé de l'autre flétrit son avenir : l'une était repentante et pure, l'autre était adultère... Ces deux femmes sont ici... Eh bien ! à leur approche, le monde a ouvert ses rangs à la femme qui a failli depuis son mariage, et a repoussé celle qui a effacé son passé et n'a pas failli depuis : l'a outragée, l'a insultée, et vous la chassez en ce moment. Dans ces deux femmes vous m'avez reconnue : je suis la fille perdue, moi, et l'épouse irréprochable maintenant; quant à l'autre, la femme

Digitized by Google

adultère, c'est... je ne vous dirai pas son nom, par pitié pour son mari ; et vous ne le devinerez pas, gens du monde, car elle a profité à votre école, et elle ne sait plus rougir.

ALLARN, à part.

C'est bien fait ; mais du diable si je sais qui ça peut être...

CÉLINE.

Voilà pourtant votre justice, je suis insultée, moi, et elle...

LE PRÉSIDENT.

Non, madame, le monde n'est pas si injuste que vous le faites : et si celle dont vous parlez était connue, il y aurait mépris égal pour les deux femmes.

CÉLINE.

Qu'elle vienne donc partager avec moi le carcan de l'opinion.

ALFRED, bas à Amélie.

Ne vous troublez pas...

(Ici on entend un grand bruit dans la rue et des cris du peuple. Le tambour bat le rappel dans le lointain.)

TOUS.

Quel est ce bruit ?...

(Ils remontent vivement la scène et vont voir au fond. Le bruit continue. Plusieurs des domestiques entrent en scène et donnent des explications. Pendant ce temps, Amélie, Alfred et Céline sont restés sur le devant de la scène.)

AMÉLIE, à Alfred.

Et votre lettre, votre lettre que j'ai égarée...

CÉLINE.

Je l'ai trouvée, moi, madame, je la possède ; elle est là, dans vos tablettes oubliées chez moi aujourd'hui...

AMÉLIE.

Grand Dieu !

CÉLINE.

C'est un secret pour tous, même pour mon mari... et, quoique vous soyez ma plus cruelle ennemie, comme vous ne m'avez pas fait assez de mal pour que je consente à vous faire souffrir le mépris que j'endure ici depuis une heure.... la femme perdue vous fait grace à tous deux... voilà vos tablettes.

SCÈNE VIII.

GUILLAUME, LES PRÉCÉDENTS.

NÉRI, entraînant Guillaume sur le devant de la scène. Tout le monde descend.

Viens, viens, mon bon Guillaume : qu'y a-t-il...? explique-toi...

GUILLAUME.

Excusez-moi, monsieur, d'être venu jusqu'ici ; mais si vous saviez...

NÉRI.

Parle.

GUILLAUME.

Eh bien! monsieur, vous ne pouvez plus rentrer chez vous en voiture ; comme je la ramenais ici pour vous chercher, on a dételé les chevaux et fait une barricade avec, juste au coin de la rue.

TOUS.

Une barricade !...

GUILLAUME.

Mais ce n'est pas tout, monsieur; on dit qu'on se bat dans tous les coins de Paris, et au moment où je venais ici, on attaquait tous les postes.

ALLARN.

Mais c'est une révolte !...

NÉRI.

C'est une révolution !... Maintenant, gens du monde, la querelle n'est plus dans les salons ; elle est descendue dans la rue.

ALFRED.

Nous ne nous cacherons pas, monsieur, et nous vous ferons face.

NÉRI.

C'est là où je vous attends, vicomte de Gravezende ; là où la victoire réédifiera une nouvelle justice, une nouvelle opinion : car les révolutions changent les mœurs des sociétés et les régénèrent. Ah! le ciel me devait cette ancre de salut, après dix ans de mépris et de souffrance! Cette querelle, commencée ici ce soir, se résoudra demain au grand jour sur la place publique, et j'écraserai le dernier germe de ce préjugé fatal sous le dernier pavé de Paris !

(Ici une lueur rougeâtre éclaire la scène; les cris redoublent au-dehors.)

GUILLAUME.

C'est le corps-de-garde de la Bourse qu brûle...

NÉRI.

C'est la première lueur de la liberté ; c'est la première conquête sur l'opinion.

Digitized by Google

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente un vaste jardin : à droite et à gauche, des nefs de verdure aux voûtes desquelles sont suspendus des médaillons et des verres de couleur; au fond, un orchestre disposé pour recevoir les musiciens; faisceaux de prix pour les lutteurs; couronnes; groupes de lances pour piquer le taureau, avec leurs banderoles rouges; buffet pour les rafraichissements, etc., etc.

SCÈNE I.

ALLARN, GUILLAUME, EMMA, DOMESTIQUES.

(Emma est assise et arrange des bouquets de fleurs.)

ALLARN, aux domestiques qui finissent de décorer le jardin.

Bien, c'est cela... la perspective sera magnifique... maintenant mettez des verres de couleur de ce côté... Il faut qu'on y voye ce soir plus qu'en plein jour... sans cela ce ne serait pas la peine de donner des fêtes la nuit.

EMMA.

Là, j'ai fini le bouquet de maman : voyez comme il est joli, mon ami.

ALLARN.

Ravissant... et ces fleurs sont fraîches comme vous.

EMMA.

A présent, je vais faire le mien.

GUILLAUME.

Monsieur Allarn, voici les lances à piquer le taureau ; où faut-il les mettre?

ALLARN.

Attends, attends... ceci mérite réflexion... si nous les mettions de ce côté... non ça pourrait gêner les danseurs... là... ça embarrasserait les spectateurs.. Au fait... Guillaume, mets-les où tu voudras, mon ami...

(Guillaume fait placer les faisceaux de prix.)

EMMA.

Notre bal sera magnifique ce soir.

ALLARN.

Dites notre fête, mon enfant, car c'est parbleu bien une fête d'inauguration. Depuis un mois que, grace à Dieu et à la révolution de Juillet, mon filleul a été nommé sous-préfet de cet arrondissement, c'est la première fois qu'il reçoit à la sous-préfecture, et il m'a chargé de faire arranger convenablement le jardin, et m'a même remis un programme dont je ne m'écarterai pas... car enfin ce sont presque des fonctions publiques que je remplis puisque la fête est à l'honneur de nos trois glorieuses journées.

GUILLAUME.

Monsieur Allarn, voici les couronnes et les prix destinés aux meilleurs lutteurs.

ALLARN.

Ah ! fort bien. Il faut les placer d'une manière pittoresque.

GUILLAUME.

Mais je ne sais où les mettre.

ALLARN.

Place-les d'une manière pittoresque, voilà tout.

(Guillaume place les couronnes.)

EMMA.

Voilà encore mon bouquet terminé... croyez-vous qu'il me pare bien ?...

ALLARN.

Comme un ange, mon enfant.. comme un ange, et je connais quelqu'un qui le ramassera à coup sûr si vous le laissez tomber.

EMMA.

Qui ça ? mon ami ?

ALLARN.

Qui ça ? faites donc bien l'innocente... il ne vous aime pas assez pour ça... n'est-ce pas ?... vous ne l'aimez pas non plus... M. Gustave, entendez-vous ?... M. Gustave...

EMMA.

Mais mon ami...

ALLARN.

Allons, comme si je ne savais pas tout... depuis le peu de temps que vous êtes ici, il vous a vue, vous a aimée, vos parents se sont entendus... et bientôt...

EMMA.

Il serait vrai ?

ALLARN.

Est-ce que j'ai l'habitude de mentir ?

EMMA.

Mais pourquoi papa et maman ne m'en ont-ils rien dit?

ALLARN.

Pourquoi, pourquoi? est-ce que vous croyez que tout le monde est bavard comme moi, pour vous prévenir à l'avance! c'est afin de savoir si vous l'aimez réellement, ce brave garçon, et si vous ne l'épouserez pas contre votre gré.

EMMA.

Vraiment! oh! je suis prête à obéir à mes parents, et je cours le leur dire.

ALLARN.

Gardez-vous-en bien!... Mais songez que c'est une sottise que je viens de faire en vous apprenant cela ; vous devez toujours l'ignorer ; j'ai eu tort, c'est vrai; je suis un indiscret: nous sommes comme ça au Marais.

EMMA.

Je n'en dirai rien, mais je suis bien contente !

Digitized by Google

ALLARN.

Ah çà! mon enfant, vous allez vous habiller et vous préparer à bien danser ce soir.

EMMA.

Oh! oui; par exemple, j'espère que cette fois il n'en sera pas de même qu'au dernier bal où nous sommes allés à Paris, vous savez. C'était précisément le 27 juillet.

ALLARN, à part.

Oh! mon Dieu! je parie qu'elle va me questionner! (Haut.) Non... je ne sais pas ce que vous voulez dire.

EMMA.

Vous savez bien, ce bal qu'a donné M. de la Soiserie, et qui a été interrompu par une discussion à laquelle ont pris part mon père et ma mère; je n'ai rien compris, mais je sais que j'ai bien souffert!... Qu'était-ce donc, mon ami?

ALLARN.

Je n'étais pas dans la salle de bal dans ce moment; je faisais sans doute une partie de piquet.

EMMA.

Si-fait, si-fait! vous y étiez; c'est vous qui m'avez ramenée.

ALLARN.

Vous croyez?.. au fait, ça se peut; j'ai comme un léger souvenir... (A part.) Ah! si elle allait me faire parler...

EMMA.

A l'approche de maman, toutes les dames semblaient fuir et s'écarter... Cela m'a fait un mal!...

ALLARN.

Ma chère enfant, si nous parlions politique? Ah! il y a long-temps que nous n'avons parlé politique.

EMMA.

Politique?

ALLARN.

Sans-doute: Que dites-vous du *statu quo* dans lequel nous vivons? pensez-vous que nous conserverons la paix, ou que nous serons forcés à la guerre? Je serais curieux de connaître votre opinion à cet égard.

EMMA.

Mais, mon ami, je ne vous parle pas de tout cela... Je vous parle du bal où s'est passée cette scène...

ALLARN.

Quant à moi, je ne vous le cache pas et je ne crains pas de l'avouer hautement, je suis pour la paix; car voyez-vous, la guerre, ce n'est pas que je la craigne au moins; bien au contraire, la guerre, je l'idolâtre, car enfin on pourrait se demander: qu'est-ce que c'est que la guerre; je vous le demande à vous-même: qu'est-ce que c'est que la guerre? (A part.) Je m'embrouille malgré moi, mon Dieu!.. Ah! voici quelqu'un, nous sommes sauvés!.. Je n'ai rien dit.

SCÈNE II.

LE MAIRE, LES MÊMES.

ALLARN.

Salut à monsieur le maire!

LE MAIRE.

Monsieur, je suis votre serviteur. Mademoiselle...

ALLARN.

Est-ce que vous vous rendez déja à la fête?

LE MAIRE.

Non, monsieur, je viens prendre les ordres de M. le sous-préfet: on m'a dit que je le trouverais ici...

ALLARN.

Je ne l'ai pas vu et je suppose qu'il est encore dans son cabinet; mais voici mademoiselle Emma qui se rend à sa toilette et qui va avoir la bonté de le prévenir... (A part.) Renvoyons-la: c'est toujours une bonne chose.

LE MAIRE.

Je vais éviter à mademoiselle la peine...

EMMA.

Non, monsieur le maire; comme le dit mon ami, l'heure de ma toilette est arrivée, et je cours dire à mon père que vous l'attendez ici.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

ALLARN, LE MAIRE.

ALLARN.

Eh bien! monsieur le maire, qu'y-a-t-il de nouveau dans la ville?

LE MAIRE.

La fête que donne M. le sous-préfet fait beaucoup de bruit.

ALLARN.

Elle sera brillante, je vous en réponds... C'est moi qui suis l'ordonnateur en chef, et je m'y connais un peu.

LE MAIRE.

Et puis elle doit rappeler nos trois grandes journées.

ALLARN.

Oui, nos trois grands jours... est-ce que vous étiez à Paris, monsieur le maire, pendant ce temps-là?...

LE MAIRE.

Non, monsieur, je n'avais pas ce bonheur.

ALLARN.

Eh bien! j'y étais moi et j'ai tout vu... autant qu'on peut voir du n° 40 de la rue Saint-Louis, au second étage... car je vous prie de croire que je suis resté chez moi pour veiller sur ma propriété... J'ai même payé de ma personne... J'ai donné de fort bonne grace ma commode et mon secrétaire qu'on m'a enlevés de force pour faire

Digitized by Google

une barricade... et maintenant j'ai tant d'enthousiasme pour cette glorieuse révolution, que je me suis dévoué de nouveau à mon filleul... je l'ai suivi dans sa sous-préfecture pour devenir son factotum, son bras droit; j'ai quitté pour cela mes douces et paisibles habitudes de rentier... je suis accouru sous ce ciel brûlant où le peuple marche pieds nus et parle patois... nous ne sommes pas tous comme ça au Marais, et quand nous allons jusqu'à Vincennes nous disons adieu à nos voisins. Mais pour suivre mon filleul... Oh! mon Dieu, que ne ferais-je pas?.. enfin j'ai fait cent quatre-vingt lieues.

LE MAIRE.

Voici M. le sous-préfet.

SCÈNE IV.

NÉRI, LES MÊMES.

NÉRI.

On m'a dit, monsieur le maire, que vous desiriez me parler?...

LE MAIRE.

Oui, monsieur le sous-préfet; je venais vous dire que vos ordres ont été remplis pour la fête de ce soir.

NÉRI.

A merveille.

LE MAIRE.

Il ne me reste plus, monsieur le sous-préfet, qu'à recevoir vos ordres sur les mesures à prendre envers les étrangers qui sont aux eaux de notre département. A chaque instant il en arrive de Paris; la plupart ayant perdu les charges qu'ils avaient sous l'ancien gouvernement, viennent, sous le prétexte de rétablir leur santé, attacher ici leurs lignes de conspiration en Espagne.

NÉRI.

Il faut surveiller tout le monde et n'empêcher personne.

ALLARN.

C'est cela; surveiller tout le monde et n'empêcher personne.

LE MAIRE.

J'ai l'honneur de répéter à M. le sous-préfet que je soupçonne parmi ces étrangers beaucoup de partisans de l'ancien ordre de choses.

NÉRI.

Assurez-vous et ne soupçonnez jamais.

LE MAIRE.

Mais le peuple qui ne voit en eux que les ennemis de ses libertés, s'est plusieurs fois livré à des menaces.

NÉRI.

Le peuple se taira quand son premier magistrat lui assurera qu'il doit se taire : le pouvoir temporaire dont vous avez été revêtu en mon absence, cesse désormais. J'examinerai moi-même les passe-ports de ces étrangers.

ALLARN.

Oui, nous les examinerons.

LE MAIRE.

Messieurs, à ce soir...

ALLARN.

Attendez-moi donc, monsieur le maire; avant de sortir, je veux que vous visitiez avec moi tous mes préparatifs... tu permets monsieur le sous-préfet?... Justement voici ma filleule qui vient de ce côté; nous te laissons : tu feras le sous-préfet toute la soirée, il est juste qu'avant tu fasses le mari.

(Ils sortent.— Céline entre d'un autre côté.)

SCÈNE V.

NÉRI, CÉLINE.

NÉRI.

Venez, venez, ma bonne amie, et unissons-nous de cœur, pour bénir le sort qui a couronné par un aussi beau dénouement une vie si mal engagée. Devant tant d'espérances nouvelles, devant tant de compensations généreuses, avouons hautement nos maux passés; nous avons été bien malheureux, mais peut-être aussi trop injustes envers la société; car était-ce bien la société, ce que nous avons pris pour elle? la société est-elle ce monde envieux, sans pitié, qui nous a poursuivis de ses clameurs de salon en salon; ou ce peuple qui récompense et punit, qui change ses mœurs dans un jour, et son histoire dans trois jours? c'est ce peuple qui est la société, ce peuple terrible et compatissant qui m'ayant trouvé dans les rues de Paris, le 29 juillet au soir, blessé au front, d'une balle, un fusil éteint dans ma main défaillante, m'a porté en triomphe sur l'affût d'un canon, moi qui voulais mourir...

CÉLINE.

Oh! ne parlons pas de ces temps d'épreuves et d'angoisses... ou plutôt je veux en parler encore une dernière fois, et j'en veux garder le souvenir pour t'aimer plus saintement. Pendant ces dix années qui se se sont écoulées où j'ai attiré sur ta tête le mépris du monde et sa réprobation, pas une plainte, pas un regret, pas un reproche n'est sorti de ta bouche: et pourtant j'étais le seul obstacle à ton bonheur, à ton avenir... à ta vie... tu as subi sans murmure les affronts qu'on te jetait à la face, parceque j'étais trop méprisée pour en recevoir, et tu n'as pas poussé un soupir; tu as affronté avec courage et fierté ce monde qui te repoussait jusque dans ses salons en criant. Honte sur sa femme! qu'on chasse la femme perdue!... et tu m'as donné la main devant tous pour partager cette honte. Rentrés dans notre demeure,

Digitized by Google

et nous trouvant seuls face-à-face, tu n'as pas trouvé une injure, un reproche, un cri de désespoir; tu as redoublé d'amour et d'estime envers moi... oh! sois béni, mon époux, sois béni pour tous tes bienfaits, pour tant de patience, pour tant d'amour.

NÉRI.

Ne te l'avais-je pas dit, Céline, que je ne me souviendrais jamais.

CÉLINE.

Oh! malgré toi, tu t'es souvenu, j'en suis sûre, mais du moins tu m'as évité la douleur de me le dire... Tiens, Néri, je suis si heureuse maintenant, que je puis te révéler le seul secret que je t'aie caché dans ma vie... Tu te rappelles sans doute le jour ou tu me proposas de devenir ta femme; je te dis que si un seul reproche sortait de ta bouche, je me donnerais la mort... tu ne t'arrêtas pas à ce serment, mais moi je me préparai à l'accomplir.

NÉRI.

Que veux-tu dire?...

CÉLINE.

Je suis créole, tu le sais, et c'est surtout dans nos colonies qu'on connaît le secret des poisons les plus subtils. Néri, le jour où tu m'as conduite à l'autel pour me donner ton nom et ta vie, je portais ce flacon (elle le tire de son sein.) qui ne m'a jamais quittée.

NÉRI.

Grand Dieu!... du poison...

CÉLINE.

Oh! rassure-toi, tu ne l'as jamais fait approcher de mes lèvres... et maintenant tout est bonheur pour nous, car maintenant l'avenir nous est offert; et ma fille, ma fille heureuse, ignorant toujours les malheurs, les fautes de sa mère, et portant un nom que se disputent l'honneur et le talent... je te devrai tout cela mon ami, ah! je suis bien heureuse!

(Elle l'embrasse.)

NÉRI.

Oui, ma Céline, oui, notre Emma nous la verrons mariée, aimée, considérée. M. de Paillan nous en a fait officiellement la demande pour son fils, et je crois que notre Emma l'aime déja, ce jeune homme; c'est à toi, sa mère, toi, qui connais son cœur, à le sonder et à l'éclairer; ce soir, pendant le bal, interroge ta fille; une jeune personne est plus expansive et plus franche pendant les joies d'une fête; demain, je l'espère, nous pourrons répondre à M. de Paillan; et cette fois, Céline, nous pourrons tous trois circuler dans le bal sans craindre les calomnies et l'affront. Cette fois, une femme insolente et un homme plus bas que le mépris...

CÉLINE.

Vous qui avez oublié ma vie, n'oubliez-vous pas une injure?

NÉRI.

Oh! c'est que celle-là fut trop sanglante; elle m'a marqué au front plus que la balle des Suisses; et si jamais ces deux familles...

CÉLINE.

Plus un mot, plus un, je vous en supplie: il n'y a d'écho dans mon ame que pour le bonheur d'aujourd'hui.

(Ici on entend un grand tumulte et des vociférations au dehors.)

NÉRI.

Quel est ce bruit?

CÉLINE.

Sans doute le peuple qui s'apprête à voir la fête, et se rend sur la place.

(Les cris redoublent.)

NÉRI.

Non, ce ne sont pas des cris de joie.

SCÈNE VI.

ALLARN, LES MÊMES.

NÉRI.

Qu'est-ce? que se passe-t-il?

ALLARN.

Un tapage effroyable, le peuple qui va, qui vient, qui court. Les portes de la sous-préfecture fermées; monsieur le maire tout tremblant...

NÉRI.

Qu'est-ce que cela veut dire?

ALLARN.

Tenez, le voici; il va vous raconter la chose mieux que moi.

SCÈNE VII.

LE MAIRE, LES MÊMES.

LE MAIRE.

Accourez au plus vite, monsieur le sous-préfet, toute la ville est soulevée, votre présence seule...

NÉRI.

Et la cause de ce désordre?...

LE MAIRE.

Des étrangers sont arrivés hier dans notre ville, et sont descendus chez monsieur de Paillan.

NÉRI.

Chez M. de Paillan?

LE MAIRE.

Oui, monsieur le sous-préfet; ils paraissent le connaître beaucoup; à leur contenance effrayée, au mystère dont ils cherchent à s'envelopper, et surtout à leur impatience de passer cette nuit même en Espagne, les habitants ont soupçonné dans ces voyageurs des partisans du gouvernement déchu; des cris de haine ont

Digitized by Google

éclaté; grace à des mesures énergiques, nous les avons arrachés à la colère du peuple; mais sans votre intervention, le peuple accourra de nouveau les reprendre dans la cour de votre hôtel, où ils attendent leur sort.

NÉRI.

Je trouve étrange, M. le maire, qu'on cherche la vérité en assassinant ceux de qui on l'attend. Qui ne paraîtrait pas coupable sous la condition de périr avant de prouver son innocence? Ce n'était pas la peine d'abolir la question pour la faire passer des mains des magistrats aux mains de la populace; et je suis étonné, monsieur, que mes conseils vous soient si nécessaires. Dès que des voyageurs en danger ont posé le pied chez moi, ils sont sauvés. Je les sauverai, je réponds de leur vie.

CÉLINE.

Bien, Néri.

ALLARN.

Très bien... C'est beau comme l'antique.

NÉRI.

Leurs noms, les savez-vous? Quelques renseignements...

LE MAIRE, tirant un papier de sa poche.

Deux familles voyageant sous le nom de Rochemond et Gravezende.

NÉRI.

Rochemond et Gravezende, dites-vous?

CÉLINE, à part.

Grand Dieu!

ALLARN.

La présidente qui vient aux eaux!

NÉRI, à part.

Ils sont à moi!... (Haut.) M. le maire, parfois une clémence aveugle est un tort, n'est-ce pas? (A part.) Gravezende! Rochemond! (haut.) et je suis de votre avis.... c'est la justice du peuple qui les réclame.... On ne voyage pas sans papiers dans ces temps-ci... votre observation est sensée, je l'adopte.... Des misérables, qui après avoir mendié notre pitié, c'est votre avis du moins, reviendront sous la livrée de quelque roi nous faire tomber la tête, là où ils n'auront fléchi que le genou. Tout mouvement du peuple est grand; laissons faire : c'est l'orage des Antilles; il déracine, mais il féconde.

GUILLAUME, accourant.

Monsieur, monsieur, le peuple secoue les portes de l'hôtel et veut entrer.

NÉRI.

Laissez faire...

CÉLINE.

N'avez-vous donc pas entendu, M. le maire, ce que mon mari vous enjoignait tout-à-l'heure? Dès que des voyageurs ont posé le pied chez moi ils sont sauvés! Sauvez donc ces étrangers; faites-les entrer ici, près de nous; on ne viendra peut-être pas les y chercher.

LE MAIRE.

Mais M. le sous-préfet?.. (Néri lui fait signe de la main qu'il y consent.) J'y cours.

SCÈNE VIII.

ALLARN, NÉRI, CÉLINE.

ALLARN.

C'est bien ce que vous avez fait là, ma filleule! vous le connaissez mieux qu'il ne se connaît lui-même.

CÉLINE.

Le premier cri a été celui de la clémence. Un nom ne peut pas l'étouffer, n'est-ce pas, mon ami?

NÉRI.

Et voilà pourtant la femme qu'ils ont flétrie, les misérables! Mais je les tiens en mon pouvoir.

SCÈNE IX.

LE PRÉSIDENT, AMÉLIE, ROSEMONDE; LES PRÉCÉDENTS.

(Guillaume les introduit et sort.)

LE PRÉSIDENT.

Monsieur, quels qu'aient été les antécédents entre nous, vous êtes magistrat; votre humanité vous impose le devoir de nous sauver.... Monsieur, ce sont deux femmes et un vieillard...

NÉRI.

Il vous sied bien de prier. Depuis long-temps mon oreille n'est habituée à entendre de votre bouche qu'injure et calomnie!.... La peur va donc vous arracher ce que la justice ne vous a jamais vu faire. A genoux, à genoux devant cette femme sortie toute mutilée de vos deux familles... Il fallait la mort pour vous réconcilier, elle est venue. Je ne sais si Dieu même pourrait vous sauver à cette heure. Que voulez-vous?.... le choix du supplice?.... Je vous le laisse. Est-ce tout?

AMÉLIE.

Monsieur Néri, je ne réclame rien de vous; votre haine est juste, et nous sommes vaincus.

NÉRI.

Mais vous n'êtes pas au complet ici, et celui que je voudrais sur-tout voir manque à cette réunion, le vicomte de Gravezende...

ROSEMONDE.

Il est mort, monsieur... voyez...

(Elle lui montre sa toilette de deuil.)

ALLARN, NÉRI, CÉLINE.

Mort!

AMÉLIE.

Oui, monsieur, mort d'une mort glorieuse. Il est tombé en défendant le dernier rempart de la royauté à laquelle il avait juré fidélité

Digitized by Google

à toute épreuve. Le vicomte de Gravezende a été frappé au cœur dans la cour des Tuileries.

CÉLINE, à part.

Que Dieu lui pardonne comme j'ai pardonné au père de ma fille.

AMÉLIE.

Et maintenant, monsieur, que les positions sont changées, maintenant que nous sommes à terre et vous un peu plus haut, nous avons bien droit à l'orgueil de l'infortune. Maintenant que nos jours de bonheur sont passés, nous pouvons porter la tête aussi haut que vous la portiez dans vos jours de douleur; vous n'avez pas fléchi, nous ne fléchirons pas; nous avons voulu vous écraser, écrasez-nous si vous voulez, cela vous est facile, nous sommes vaincus et sans défense.

CÉLINE.

Mon ami, il est mort!... C'était lui sur-tout qui entretenait cette haine entre nos deux familles... la haine expire sur une tombe; vous êtes puissant... ils sont faibles... pardon pour tous!

ALLARN.

Tout cela m'attendrit à un point... nous sommes comme ça au Marais.

CÉLINE.

Mon ami, vous ne répondez pas?

NÉRI.

Ils ont été puissants aussi, et nous faibles... nous ont-ils pardonné?...

CÉLINE.

Mon ami, il n'est plus; la tombe doit tout effacer. Le pied glisse sur le marbre des morts...

SCÈNE X.

LE MAIRE, LES PRÉCÉDENTS.

LE MAIRE.

Tout est apaisé : j'ai dit aux habitants que vous aviez reconnu dans ces étrangers des personnes dont le patriotisme ne vous était pas suspect, que vous répondiez d'eux en un mot.

NÉRI.

Vous avez bien fait, monsieur le maire; je vous remercie de votre zèle. Cet ange l'a dit: « Pardon pour tous. » (Au président.) Monsieur, votre main! vous êtes désormais sous ma protection pendant tout le temps que vous resterez ici.

LE PRÉSIDENT.

Nous n'allons point conspirer en Espagne comme on vous l'a dit... Monsieur, nous venons exhaler dans vos montagnes la liberté de la douleur et dire un adieu lointain à la monarchie qui vient de tomber.

NÉRI.

Ces regrets vous honorent, monsieur. Monsieur le maire, reconduisez ces trois personnes chez M. de Paillan où elles ont choisi leur asile; faites-les respecter en mon nom. Et vous, mesdames, pour que tous soupçons disparaissent, consentez à paraître ce soir à la fête que je donne; que tout le monde puisse vous y voir.

LE PRÉSIDENT.

Nous y viendrons, monsieur.

SCÈNE XI.

ALLARN, NÉRI, CÉLINE.

CÉLINE.

Merci, merci, mon ami; tu as été bon, juste, généreux.

ALLARN.

Je dis plus... tu as été grand... Oh! il y a de la grandeur dans ton fait. J'ai lâché le mot; je ne le reprendrai pas.

NÉRI.

Mais c'est à elle qu'il faut faire un mérite de tout ce qui s'est passé... à elle seule... car moi... oh! je ne voulais pas... et j'avais tort, car je suis plus heureux que si je m'étais vengé.

CÉLINE.

Oh! je te crois sans peine, ami... Mais l'heure se passe, je vais achever la toilette de ma fille et reviens ici la joie dans le cœur.

(Elle sort.)

ALLARN tire sa montre.

En effet, déja huit heures, et c'est pour huit et demie... Ah! mon Dieu! et nos rafraîchissements que j'oubliais.. dans ce pays où il fait une chaleur étouffante, où ils boivent comme des trous...

(Guillaume entre suivi de plusieurs domestiques qui allument des verres de couleurs.)

ALLARN.

Bon, voilà déja qu'on allume... Guillaume! Guillaume!

GUILLAUME.

Je suis à vos ordres, monsieur; seulement permettez-moi de remettre à M. le sous-préfet.

NÉRI.

Qu'est-ce?

GUILLAUME.

Une lettre de la part de M. de Paillan.

NÉRI.

Donnez. C'est probablement pour la famille Rochemond qu'il m'écrit. Un nouveau danger les menacerait-il?

(Il lit précipitamment.)

ALLARN, à Guillaume.

Vois-tu, mon ami, il faut garnir ce buffet

Digitized by Google

du haut en bas, les habitants sont très friands... attends, je vais avec toi m'assurer du service.

(Ils sortent.)

SCÈNE XII.

NÉRI, seul.

Qu'ai-je lu ?..... M. de Paillan..... un tel affront !... Oh! je ne puis le croire ; relisons cette lettre. (Il lit.) « Monsieur, des motifs « graves me forcent à retirer la demande « que je vous ai faite, au nom de mon fils, « de la main de votre fille. Ces motifs, permet- « tez-moi de les taire ; vous les comprendrez, « sans doute, et trouverez mon excuse dans la « sollicitude que doit m'inspirer l'avenir de mon « fils. » Malédiction! Se jouerait-on de moi? Voudrait-on ici, comme à Paris, comme partout, s'habituer à l'outrage à mon égard !..... Ah! cette fois je ne le subirai pas... M. de Paillan, un homme si doux de mœurs, d'opinions si avancées, si pures... Comment peut-il se faire ?... Ah! ah!... Je devine cette infernale trame, cette famille maudite est descendue chez lui. Aurait-elle osé?... ils y sont depuis hier... Hier il n'est pas venu suivant ses habitudes... Son fils n'est pas venu ce matin... quoi! ils auraient osé?... et je viens de leur sauver la vie!.. oh! mais qu'ils tremblent : les temps sont changés maintenant, j'ai le pouvoir en main, et je saurai bien !.. Insensé! que pourrait même la puissance souveraine contre cette opinion, si elle est toujours restée impitoyable! En vain on engage la lutte avec elle, elle va frapper les rois jusque dans leur couche... Oh ! mais je ne puis croire à tant d'ingratitude. Je ne puis supposer tant de bassesse, de gens qui étaient ici il y a une heure, suppliants et tremblants devant moi, sous le couteau du peuple dont j'ai détourné le coup. Oh! cela n'est pas, cela ne peut être.... Il y a là-dessous quelque mystère que je percerai tôt ou tard... Mais on vient.... Cachons cette lettre... cachons-la à tous les yeux... à ceux de ma femme sur-tout... Oh ! ce serait lui donner la mort.

SCÈNE XIII.

ALLARN, GUILLAUME; DOMESTIQUES portant des rafraîchissements ; NÉRI.

ALLARN.

Là... allez bien doucement... ne vous pressez pas... les fruits de ce côté... par-là les rafraîchissements... là-bas les flacons, ici la vaisselle.... C'est cela, ça commence à prendre tournure.

NÉRI, à part.

Oh! non, non; cela ne peut être ce motif... Maintenant nos mœurs sont changées... ce qui était juste autrefois, est absurde et tyrannique aujourd'hui... pourtant cette lettre... cette lettre est d'une insolente brutalité!...

ALLARN.

Maintenant, allez-vous-en... (Les domestiques sortent.) Quel coup d'œil! quel grandiose! quel moelleux!... Eh bien, monsieur le sous-préfet, qu'en dis-tu? es-tu content de ton maître de cérémonies... voyons, réponds moi?...

NÉRI.

Oui, oui, certainement, mon ami, c'est superbe.

ALLARN.

Mais regarde donc ce point de vue... cette illumination... comme tout cela est brillant!... et cet orchestre qui est encore vide... mais c'est égal, ça donne une envie de danser.

NÉRI, à part.

Il a raison... c'est beau une fête populaire... et dans un instant tous ces bancs seront garnis de familles, une population entière sera dans ces jardins, m'entourera, me donnera des marques de confiance et de respect... Ah! c'est du milieu de mes administrés que je répondrai à M. de Paillan... C'est entouré de leur amour que je choisirai un autre époux à ma fille... que je le proclamerai devant tous... ils y seront eux... ils y seront et le verront... je les avais fait venir d'abord pour prendre soin de leur sûreté; maintenant, ils y viendront pour faire amende honorable... oui, je me vengerai de l'injustice du monde par la confiance du peuple...

ALLARN.

Qu'est ce qu'il a donc à grommeler comme ça entre ses dents... Ah çà!.. mais l'heure se passe... huit heures trois quarts... ils ne sont pas pressés de danser, dans ce pays-ci .. au Marais nous ne sommes pas comme ça...

NÉRI.

Voici Céline et Emma.

SCÈNE XIV.

EMMA, CÉLINE, LES PRÉCÉDENTS.

CÉLINE.

Nous accourons au plus vite... je craignais d'être en retard...

NÉRI.

Non, mon amie, personne n'est encore arrivé ; et pourtant... songeons maintenant à cette nuit solennelle ; mes amis, c'est beau une fête de la patrie! c'est grave comme une prière... (Tirant sa montre.) Mais on devrait commencer à se rendre ici... l'heure est sonnée...

(Il regarde de tous côtés avec Allarn qui le suit.)

CÉLINE.

Que tu es embellie, mon Emma! quels beaux cheveux noirs tu as!

EMMA.

A qui donc de la famille est-ce que je ressemble? (Céline fait un mouvement.) Qu'as-tu

Digitized by Google

donc, maman? tu es prête à pleurer...

NÉRI, revenant.

Personne, encore personne...

ALLARN.

Ils auront ouï dire qu'à Paris il était de bon ton de se faire attendre.

NÉRI.

Vous croyez... allons, je le veux bien... (A part.) Mais personne, personne! (Haut.) mes efforts, je l'espère, seront appréciés par mes administrés... ces arcs de triomphe, ces jeux, ces illuminations ne sont pas à la charge de la commune... vous ne me blâmerez pas d'avoir fait ces dépenses qui invitent à aimer les grandes choses en les rattachant à des tableaux de contentement.

EMMA.

C'est d'un excellent goût.

ALLARN.

Vous me flattez, car c'est moi qui ai arrangé tout cela.

NÉRI, tirant sa montre.

L'heure s'écoule et personne ne vient.... étrange retard... le programme est précis pourtant, (il tire le programme de sa poche.) à huit heures et demie... il est neuf heures passées, une heure de retard! le tambour, les cloches, le canon, ont pourtant annoncé le commencement de cette solennité! d'où vient?...

CÉLINE, revenant auprès de Néri.

Notre Emma est enchantée de tout ceci.

EMMA.

Jamais je n'ai rien vu d'aussi beau!

ALLARN.

Tu vas rendre toutes les communes jalouses.

NÉRI.

Merci, merci, mes amis. (A part.) Oh! personne, toujours personne!...

CÉLINE.

Mon ami, une idée triste vous préoccupe, vous ne tenez pas en place, vos regards errent de tous côtés.

NÉRI.

Ne voyez vous pas que ce jardin est désert? ne vous êtes vous pas aperçue que l'heure à laquelle la fête aurait dû commencer est depuis long-temps passée? Eh bien! ce vide, ce retard m'attristent, je ne m'explique pas cet oubli de toute une population.

CÉLINE.

Mon ami, vos habitudes de découragement vous reprennent sans raison; on s'est trompé sur l'heure, on se trompe tous les jours.

ALLARN.

Parbleu! cela m'est arrivé cent fois dans ma vie.

EMMA.

Vois, maman, quel ciel admirable!

NÉRI.

J'aimerais mieux qu'il fût inondé de pluie.

EMMA.

Tiens, pourquoi cela?... et ma toilette?

NÉRI.

Du moins j'aurais une cause à prêter à l'inconcevable inexactitude de toute une population.

CÉLINE.

Attendez, mon ami, votre impatience fait mal.

EMMA.

C'est que papa aime à danser, lui aussi: voilà tout le secret de sa colère.

NÉRI.

Enfant!

ALLARN.

Ça se pourrait bien!

NÉRI, continuant à regarder.

De nulle part, de nulle part! ne dirait-on pas que la ville est endormie ou morte.

ALLARN.

Je vais savoir cela, moi, et je viendrai te le dire. Ne t'inquiète pas, je vais aller au-devant d'eux, ça les fera venir plus vite.

(Il sort.)

SCÈNE XV.

NÉRI, CÉLINE, EMMA.

NÉRI.

De tristes pressentiments me rongent le cœur, je n'ose plus consulter l'heure. (Il tire sa montre.) Voyez, voyez, bientôt dix heures.

EMMA.

Six contredanses perdues.

NÉRI.

Elle ne voit que cela dans ce fatal délai qui abrége ma vie d'un an par minute. Que faire? partir? aller où? monter au clocher, sonner le tocsin? Plût au ciel que ce fût l'incendie au lieu de la fête, et périr au milieu des flammes!

CÉLINE.

Votre exaspération redouble, parlez, soulagez votre anxiété, éclairez-nous.

NÉRI.

Je ne sais rien plus que vous; mais on ne vient pas, ces lampions pâlissent; regardez: ces fleurs, ces guirlandes ont déja une fadeur du lendemain qui accable. Vous-mêmes, examinez-vous; vos toilettes sont flétries par la rosée, la nuit sera bientôt au milieu de son cours, et vous me demandez ce que j'ai!

CÉLINE.

On veut peut-être, mon ami, vous connaître mieux avant de vous accorder publiquement des marques de sympathie. Songez au peu de séjour que nous avons fait ici: c'est la première fois que vous recevez depuis que vous êtes sous-préfet.

NÉRI.

On veut me connaître, dites-vous? c'est qu'on

Digitized by Google

me connaît; oh! ne me faites pas parler, laissez-moi croire que ces bancs, que ces siéges vont se garnir de familles, que ces nefs vont se peupler de joyeux habitants, que ces lieux retentiront de l'allégresse publique. Dites-moi cela, assurez-moi cela, et ne m'interrogez plus si tout ceci n'est qu'un rêve!

CÉLINE.

Quoi! vous croiriez?

NÉRI.

Vous avez donc compris!... Oh! venez tous, vous que je voudrais traîner jusqu'ici avec mes dents; accourez, fût-ce pour m'injurier chacun de votre place; fût-ce pour m'accabler des mêmes anathèmes qui, dans un autre bal, brisèrent mon front qui ne se courba pas. J'aime mieux la calomnie qui tonne que la calomnie qui se tait; celle-ci tue, c'est beau; celle-là assassine, c'est vil. Que les citoyens demandent à moi, citoyen, compte de ma vie : je répondrai. Que les mères vous parlent : mère, vous répondrez... Mais que répondre à cet être qui n'est ni père, ni citoyen, ni mère; qui n'a ni corps, ni ame ni voix? que répondre à ce monstre qu'on n'a jamais vu en face, plus subtil que l'épée qui n'a jamais pu le traverser, plus bas que la terre, plus haut que le ciel? que répondre à l'opinion?

CÉLINE.

Juste Dieu! votre tête se perd.

NÉRI.

J'ai nommé notre ennemi, l'opinion; c'est elle qui s'est attachée à la crinière des chevaux et nous a conduits jusqu'ici; c'est elle qui a écrit sur nos fronts qui vous avez été, qui a confié à chaque habitant votre renommée d'autrefois; c est elle qui nous a mis en horreur, même au cœur de ces déserts où la France expire, mais où l'opinion ne meurt pas. C'est l'opinion qui a dégarni ces bancs, ces siéges, où mon zèle de citoyen avait appelé mes concitoyens. c'est elle qui a soufflé sur la fête et l'a empoisonnée.

(Ici les lampions commencent à s'éteindre.)

CÉLINE.

Oh! mon Dieu! il dit tout cela devant ma fille!

NÉRI.

J'avais cru la société bonne, j'ai menti; j'avais cru que le peuple valait mieux que les grands, j'ai menti. Les grands sont méchants, le peuple stupide, voilà la différence : l'agent de change et le charbonnier respectent également l'opinion; ils ne sont venus ni l'un ni l'autre à ma fête, ces grands citoyens! (Nuit.) Et ce qui est odieux à dire, c'est que, lorsque j'ai cru qu'une révolution tachée de mon sang relèverait l'homme, j'ai encore menti! Les monarchies tombent, l'opinion reste.

(Ici les lampions sont tout-à-fait éteints.)

EMMA, avec effroi.

Mon père! mon père!

NÉRI.

Je ne le suis pas, sachez-le... c'est parceque je ne suis pas votre père que cette enceinte est déserte, et qu'on nous fuit comme trois pestiférés : moi, qui ne suis pas votre père; vous, qui êtes la fille d'un autre; et vous, qui êtes la mère de celle qui n'est pas ma fille!

EMMA.

Et qui donc est mon père?

NÉRI.

Personne! celui qui vous introduisit frauduleusement dans le monde en a été retiré. Fille sans nom, vous n'avez pas même des droits à celui de votre mère! et l'obtiendriez-vous de la commisération publique, ce nom ne vous sauverait pas de l'ignominie de votre naissance. La société, cette bonne société, veut que vous apportiez en dot à votre mari tout le passé de votre mère; et votre collier de mariée est le carcan, la corde infâme que la société lui a attaché au cou.

CÉLINE.

Ah! monsieur, monsieur...

NÉRI.

Vous doutez encore; mais je puis à l'instant vous convaincre... Tenez, prenez, lisez cette lettre que je viens de recevoir avant le bal... c'était le présage de ce qui se passe en ce moment.... M. de Paillan retire sa parole.... M. de Paillan ne veut pas que son fils entre dans notre famille; qu'il épouse la fille de celle sur qui pèse tout un passé, qui vit près de son enfant, qui élève son enfant et qui le guide dans la vie...

(Mouvement très marqué de Céline.)

EMMA, pleurant.

Oh! mon Dieu! mon Dieu!...

NÉRI, hors de lui.

Ainsi c'est au passé d'une femme que nous devons tous nos malheurs!..... le passé d'une femme m'a fait repousser du monde, m'a couvert de honte et de boue; le passé d'une femme fait qu'on rejette une fille innocente et pure; le passé d'une femme arrête toute une population devant mes portes; le passé d'une femme flétrit mon avenir et ma vie, et me lègue la solitude, l'infamie et la mort. Oh! ce cri, ce cri étouffé pendant dix ans dans ma poitrine, s'est échappé aujourd'hui malgré moi. Maudit soit le jour où je lui donnai mon nom. (Il tombe anéanti sur un banc. Céline qui, pendant tout ce temps, a marqué son émotion par sa pantomime, prend son flacon, le porte à ses lèvres, et boit rapidement le poison. Néri se relève encore égaré.) Oui, maudite soit la société!.... maudit soit l'homme! et maudit soyez...

CÉLINE.

Néri, ne maudissez pas Dieu!...

Digitized by Google

NÉRI.

Eh! quel bien lui devons-nous? La société, dont il est le gardien, l'ange ou le démon, nous crie : « Hommes vicieux, femmes avilies, amendez-vous! » et, quand nous sommes corrigés, cette société vient, avec un rire affreux et une joie féroce, nous dire : « Qu'étiez-vous autrefois? » Duperie que la morale! mensonge que la vertu! le vice seul est heureux, le vice seul est beau!...

CÉLINE, avec explosion.

Ah! je souffre horriblement!...

(Elle tombe sur un banc.)

EMMA.

Ma mère, ma mère!... comme elle est pâle.. mais regardez-la donc, monsieur!

NÉRI.

Qui m'appelle? que voulez-vous? ah! Céline, Céline... Qu'avez-vous?... vous souffrez qu'est-ce?...

(Il prend la main de Céline, Céline l'ouvre et lui présente le flacon.)

NÉRI, le prenant.

Ce flacon... je le reconnais... grand Dieu! il est vide... Céline, qu'avez-vous fait?

CÉLINE.

Vous avez failli à votre serment; moi, j'ai tenu le mien.

NÉRI.

O ciel! du secours, du secours! accourez donc!...

CÉLINE.

C'est inutile, rien ne peut me sauver.

EMMA.

Maman!...

CÉLINE.

Ma fille, et vous, Néri, approchez-vous... plus près... plus près... que je vous touche si je ne puis plus vous voir!... oh! ma poitrine, ma poitrine en feu... Néri, ma fille... tout pour ma fille... la tombe efface tout... vous l'avez dit vous-même... ne faites pas mettre d'inscription sur la mienne... Ma fille, pour te réhabiliter, je te lègue ma mort! Oh!...

(Elle meurt.)

NÉRI.

Morte!... morte!

SCÈNE XVI.

LE PRÉSIDENT, ROSEMONDE, AMÉLIE, ALLARN, GUILLAUME, LES PRÉCÉDENTS.

TOUS.

Morte!

NÉRI.

Oui, assassinée...

LE PRÉSIDENT.

Et quel est le meurtrier?

NÉRI.

Le meurtrier, c'est l'opinion!!!

FIN DE CÉLINE LA CRÉOLE.

PARIS. — IMPRIMERIE NORMALE DE JULES DIDOT L'AINÉ, Boulevart d'Enfer, 4.

Digitized by Google